



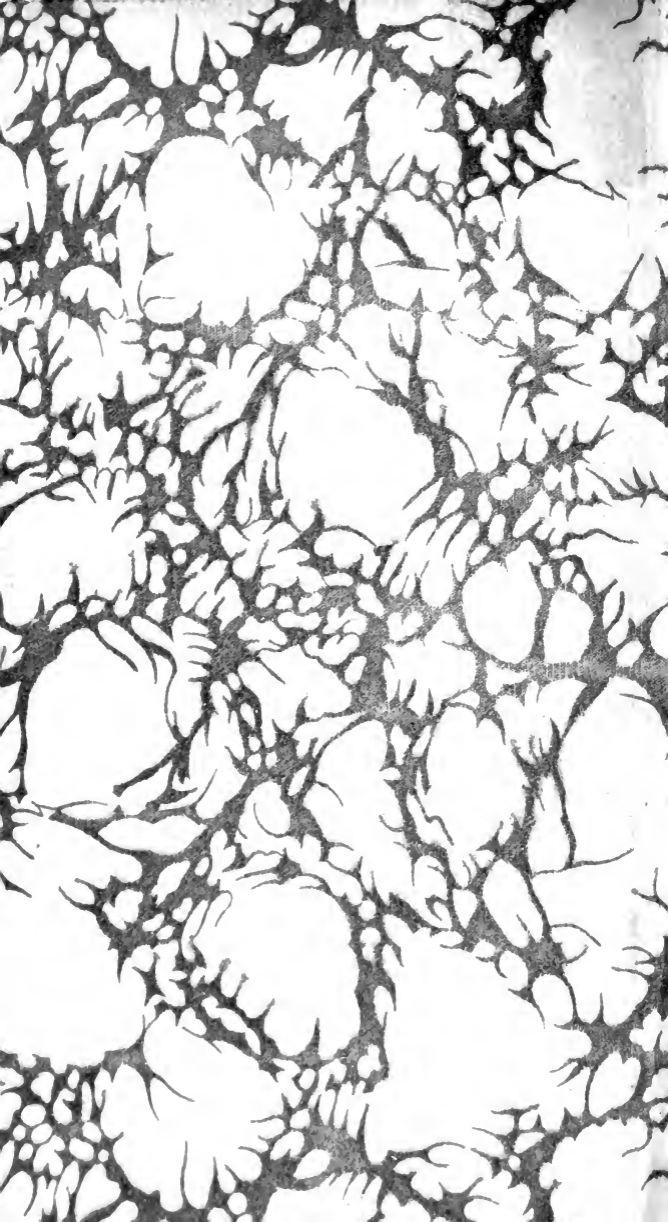
3 1761 05323849 9

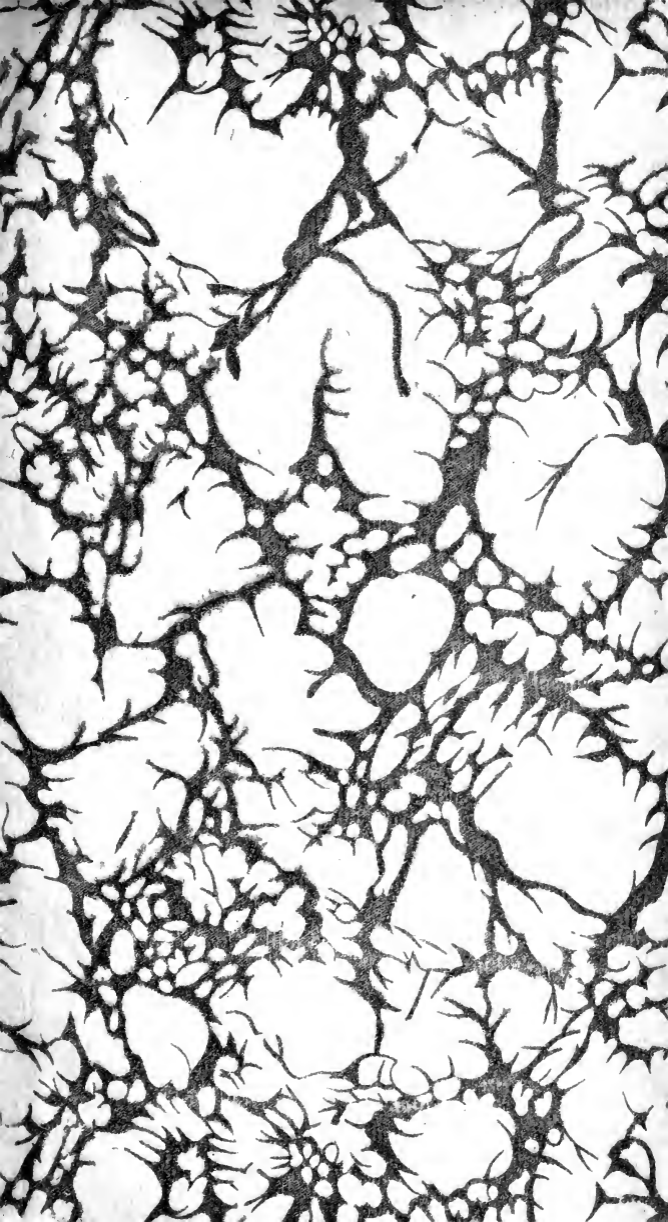
PQ

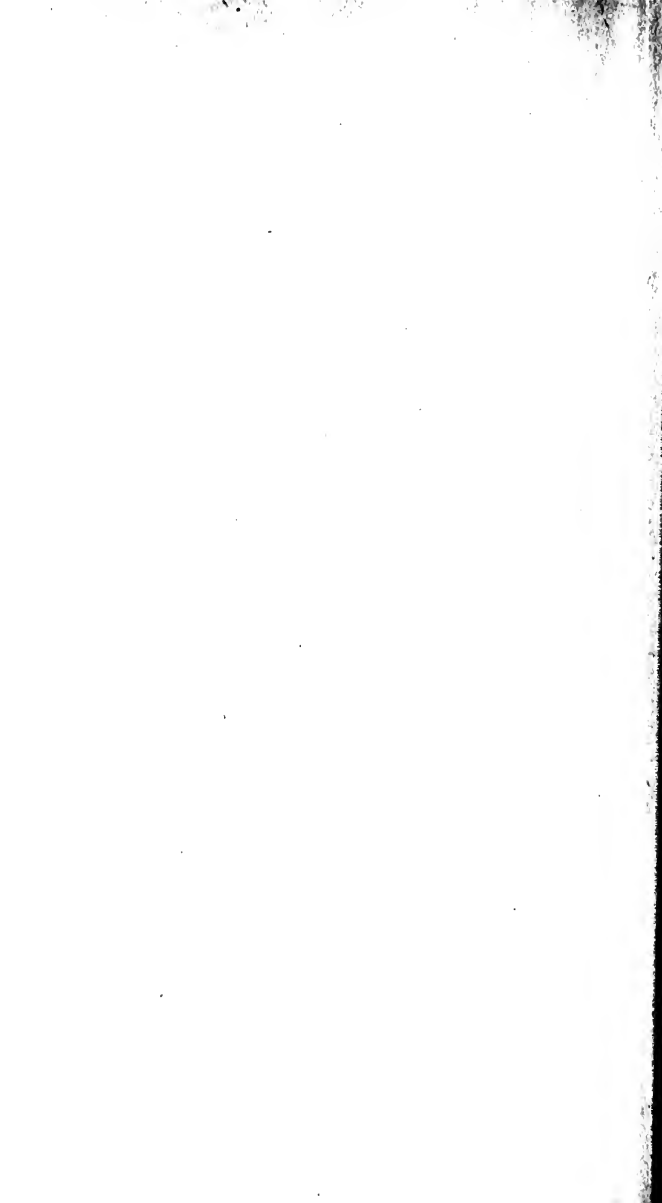
1629

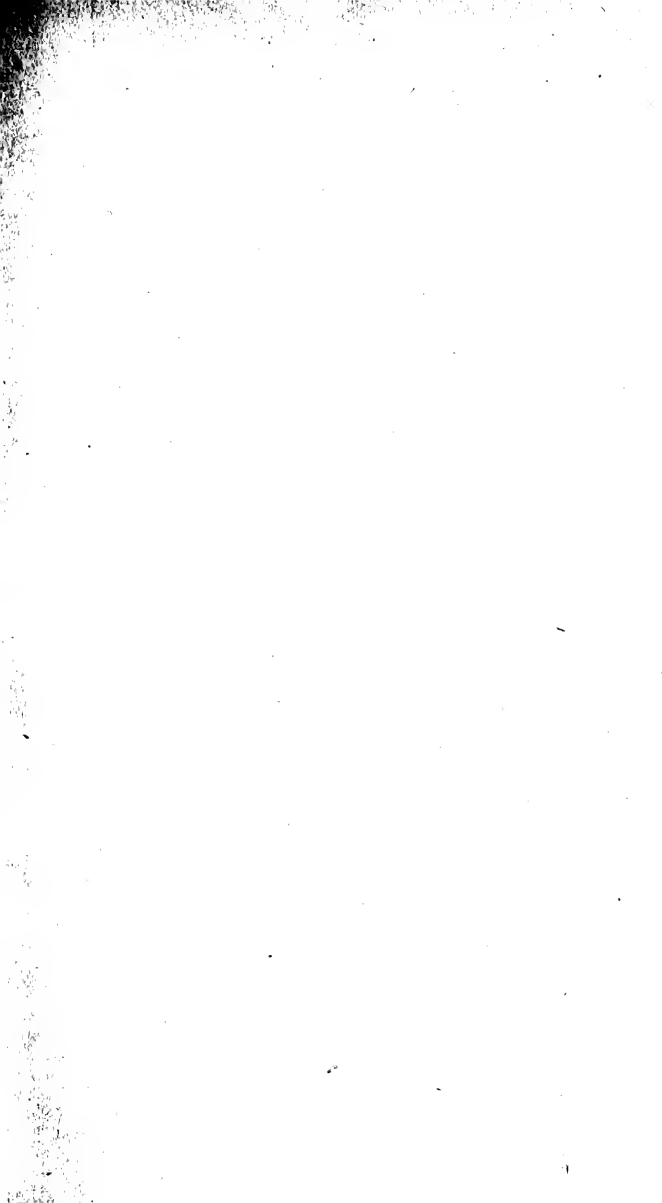
M3A67

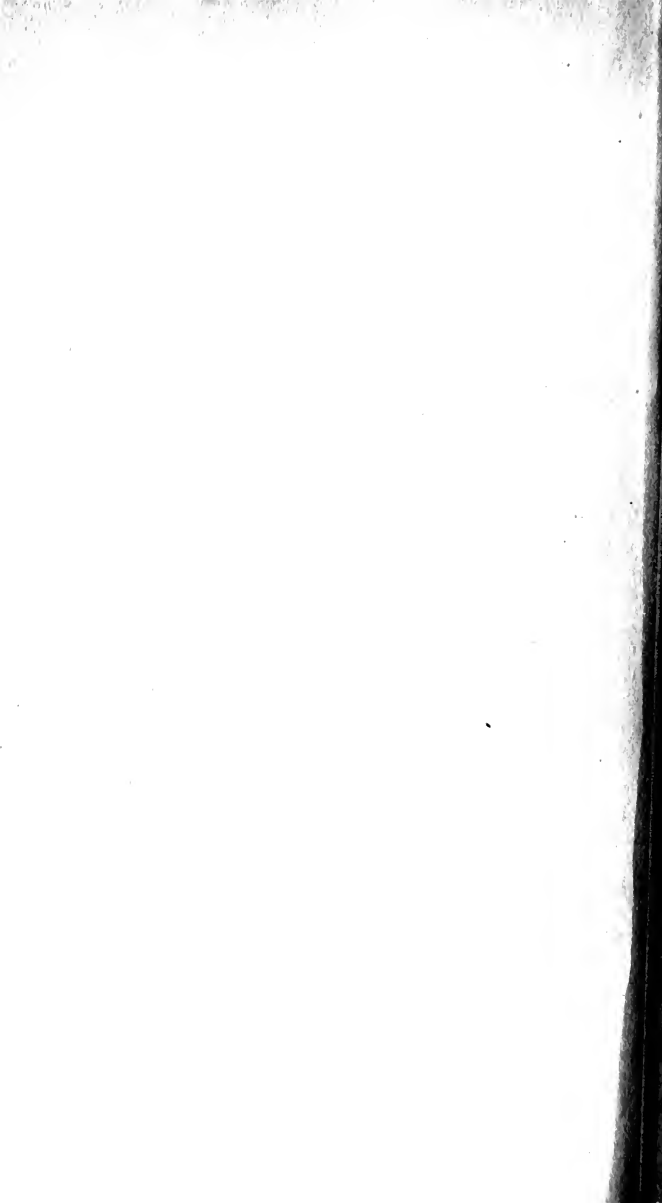
1871











LES
GAYET
D'OLIVIER DE

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



PARIS,
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,
47, passage Choiseul, 47.

M. D. CCC. LXXI.

176014
22-11-22



LES GAYETEZ

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

LES
GAYETEZ
D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



PARIS,
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR.
47, passage Choiseul, 47.

M. D. CCC. LXXI.



PQ


1629

M3A67

1871



AUERTISSEMENT.

ETTE réimpression des poésies d'Olivier de Magny a été entreprise sur le texte original de l'auteur, avec la fidélité rigoureuse qu'impose toute tentative de reproduction d'une œuvre rare. Des formes bizarres ont été conservées parce que, plusieurs fois répétées dans l'ouvrage, elles ont paru n'avoir rien d'accidentel ni d'erroné. Des expressions singulières ont été maintenues. Quoique regardées comme fautes de langue par d'estimables bibliographes & corrigées dans de récents travaux, elles doivent être respectées, parce qu'elles se trouvent dans les dictionnaires du commencement du XVII^e siècle. La ponctuation elle-même, si différente de la nôtre, que des esprits inattentifs ont cru pouvoir en nier le système général, n'a été modifiée que tout exceptionnellement & dans les cas d'erreurs évidentes.

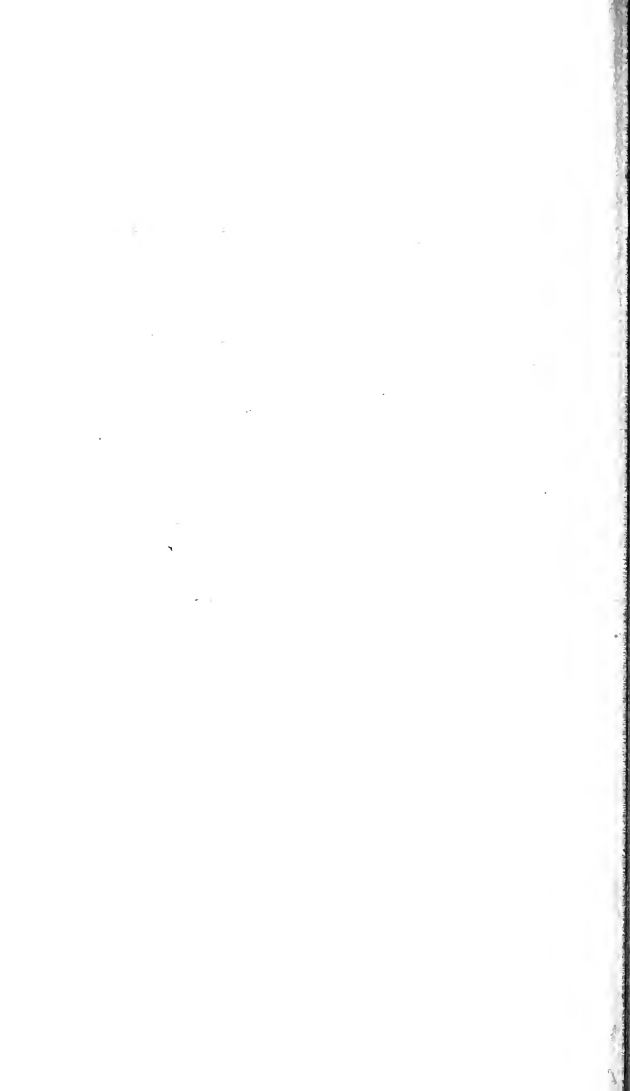
Quelque exclusive que semble cette méthode de réimpression, elle est du moins la seule qui puisse nous remettre en possession d'une œuvre littéraire dans sa forme originale, & qui fasse d'un livre moderne un document historique. On a trop longtemps admis que la leçon des maîtres de notre langue pouvait être altérée dans sa lettre, & que l'uniformisation des mots, l'emploi de la ponctuation actuelle, enfin le remaniement orthographique du texte n'offraient aucun danger. Des erreurs grossières sont nées de ce système, qui a eu la plus grave influence sur le développement des études philologiques.

L'œuvre poétique d'Olivier de Magny se compose, ainsi qu'on le verra plus loin, d'un grand nombre de pièces adressées, les unes, à des personnages politiques, protecteurs des lettres; les autres à des poètes contemporains, demeurés célèbres ou tombés dans l'oubli; la plupart à des amis de l'auteur. Indépendamment de ces sujets d'informations intéressantes, le texte même, par la singularité de certaines expressions & par l'obscurité de quelques passages, offre ample matière à éclaircissements. Cette édition des poésies de Magny se terminera donc par un glossaire index où seront présentées dans un ordre régulier, les notes de toute

nature qu'un ouvrage en un seul volume comporterait logiquement à sa suite. Ce travail accompagnera les Amours de Magny, qui seront publiées après les Souspirs & les Odes.

Olivier de Magny n'a point, de son vivant, fait officiellement partie de la pléiade; mais par ses liaisons avec ce groupe, par l'essence de son talent & par l'amoindrissement historique de certains poètes placés aux premiers rangs du cénacle, pour leur savoir plutôt que pour leur génie, il a fini par prendre pied dans l'école à laquelle se rattache la poésie moderne, & il est aujourd'hui considéré comme un de ses véritables membres. A ce titre, que ses admirateurs ont usurpé pour lui, Olivier de Magny mérite d'être étudié des lettrés comme des curieux.







NOTICE.

MLIVIER DE MAGNY est un des poètes les moins édités (1) & les plus connus du xvi^e siècle. Les beaux-esprits de son temps se font vivement passionnés pour un de ses sonnets en dialogue, inféré depuis dans le recueil des *Souspirs*, & commençant par ces vers :

- M. Hola, Charon, Charon, Nautonnier infernal.*
C. Quel est cest importun qui si pressé m'appelle?
M. C'est l'esprit éploré d'un amoureux fidelle....

Les beaux-esprits poussèrent même si loin l'enthousiasme pour ce morceau, que les plus habiles musiciens

(1) En dehors des éditions originales mentionnées ci-dessus à leur date, Goujet ne cite qu'une réimpression des *Amours*, de 1573, Lyon, B. Rigaud. M. Blanchemain termine en ce moment, par les *Odes*, la seconde édition des *Poésies complètes de Magny*, commencée à Turin, chez Gay, 1869-1870.

de l'époque, & à leur tête Orlande de Lassus, durent le mettre en musique; & ce sonnet qui avait été beaucoup lu, beaucoup récité, fut encore beaucoup chanté. Ce succès, méprisable comme tous ceux dont la mode fait tous les frais, ne causa point de préjudice au poète : les parties vraiment belles de son œuvre soutinrent sa réputation & la portèrent jusqu'à nous.

Olivier de Magny est né à Cahors, la ville qui nous a donné Clément Marot. Sa mère, Marguerite de Parra, qui aimait les lettres, prit le plus grand soin de son éducation. Olivier, dans une Ode aux Muses, a rappelé en détail avec quelle sollicitude la défunte avait veillé sur sa jeuneffe & il s'exprime de la sorte :

*Soudain que ie sceuz parler,
Elle, pour plus heureux me rendre,
Me fit aux études aller
Pour les douces lettres apprendre.
Et tant eust de soing de me veoir
Profiter en votre scauoir
Que mille fois en sa presence
Pour auoir quelque congnoissance
De cela que i'auois appris,
Elle me le faisoit relire;
Ou pour exercer mes esprits,
Par cueur me le faisoit redire.*

Il fut envoyé de bonne heure à Paris, où son compatriote Hugues Salel, de Cahors en Quercy, l'accueillit avec bienveillance & le fit son secrétaire. Olivier ne pouvait mieux souhaiter. Son protecteur, poète fort en cour,

était depuis 1543 abbé de Saint-Chéron, & il mettait la dernière main à sa traduction de l'Iliade d'Homère. Olivier, participant aux travaux favoris de son maître, se lia bientôt avec tous les amis du poète abbé, qui lui donnèrent à leur tour leur patronage. De son côté, Olivier de Magny ne négligea rien pour se créer des relations plus conformes à ses goûts. Dépourvu de cet esprit d'intrigue qui de pauvres poètes faisait alors de riches prélats, il n'avait en vue que la poésie & ses amours; il leur a sacrifié toutes ses ambitions. Il appartenait avec ses amis de province, Lancelot de Carle & François de Charbonier, au théâtre du collège de Coqueret, où Ronfard avec ses condisciples, devant Daurat, leur maître, joua sa traduction de la comédie de *Plutus* en 1549. Quand, deux ans après, le sexagénaire Melin de Saint-Gelais, obéissant au dépit que nous retrouvons chez Corneille vieilli, contre Racine à ses débuts, attaqua les premiers essais poétiques de Ronfard, Magny prit parti pour son idole, l'idole de tous, celui qui fut appelé le prince des poètes de son temps. Le lecteur trouvera, dans les pièces faisant suite aux *Gayetes*, les iambes lancés contre le *Mesdisant* (1) & la réponse de Ronfard au poète, son allié. Lorsque des Autels eut réconcilié les deux rivaux, Magny fit sa paix & remplaça Melin parmi les poètes objet de son admiration. Dans

(1) Voir, sur cette querelle, les nouveaux mémoires d'histoire, de critique & de littérature, de l'abbé d'Artigny. Paris, 1752, t. V, p. 202. C'est par erreur que l'abbé attribue à Ronfard les iambes d'Olivier de Magny contre Melin.

leur attachement personnel pour leur maître, les disciples allaient encore plus loin, & Magny n'était que leur interprète rigoureux lorsqu'il recommandait à Corydon (1), serviteur de Ronfard, de veiller avec le plus grand soin sur le boire, le manger, le vivre & le couvert du grand homme, dont il lui paraissait nécessaire que la chambre fût chaque matin jonchée

De mainte fleur blanche & vermeille.

(Gayetez, p. 88.)

Cette union des poètes aboutit aux plus admirables résultats. De 1550 à 1555, Ronfard donna les quatre premiers livres des *Odes*, les *Amours*, le *Liuret de Folastries* (2), le *Bocage* & les *Hymnes*. Du Bellay, qui avait, en 1549, publié un recueil de poésies & l'*Illustration de la langue françoise*, fit paraître le quatrième livre de l'*Énéïde* & une nouvelle édition de l'*Oliue*. Baif écrivit le *Rauissement d'Europe*, ses *Amours* & les quatre livres des *Amours de Francine*. Pontus de Tyard produisit le second livre de ses *Erreurs amoureuses*, deux de ses discours philosophiques : le *Solitaire premier*, ou prose des Muses, & le *Solitaire second*, ou prose de la Musique; la suite des *Erreurs*, plus un livre de vers lyriques. Pendant

(1) Amadis Jamyn, alors âgé de quinze ans.

(2) Le *Liuret de Folastries* a paru en 1553, Paris, V^{ve} Maurice de la Porte. Comme on le verra p. 46 des *Gayetez*, il passa d'abord pour être l'œuvre d'Ambroïse de la Porte, &, malgré la réimpression des *Folastries* dans l'œuvre de Ronfard, sous le titre de *Gayetez*, l'abbé Goujet affirme cette paternité, p. 27, t. XII de sa *Bibliothèque Françoise*.

ce temps, Jodelle attaquait le vieux théâtre français, & sur une scène nouvelle, lui opposait un art savant : celui qui nous a laissé *Cleopatre captiue* & *Didon se sacrifiant*. Belleau, de son côté, préludait par sa traduction d'Anacréon à des œuvres plus personnelles.

Dans cette évolution brillante, Olivier de Magny tient sa place, comme Tahureau & Vauquelin de la Fresnaye. En 1553, il débute (1) par un *Hymne sur la naissance de Madame Marguerite, fille de Henry II*, & quelques autres vers lyriques; Ronfard avait ainsi commencé sa carrière (2). Peu après, il donne ses *Amours*, suivis d'un recueil de pièces inédites d'Hugues Salel & précédés des plus hautes recommandations poétiques en faveur de l'auteur & de Castianire, sa maîtresse. Un véritable tournoi d'éloges ouvre le livre. Les tenants sont Daurat, Jodelle, Ronfard, Baïf, Rémy Belleau & Muret. De moins illustres joignent leurs louanges à ce panégyrique : Claude Gruget, le comte d'Alfinois, Estienne de Navières & Jean de Castaigne. C'était là, certes, un heureux début.

L'année suivante, 1554, vit paraître les *Gayetez*, petit livre que la critique compare bien à tort aux *Folastries* de Ronfard, tandis qu'il serait plus exact de le rapprocher des *Foresteries* de Vauquelin de la Fresnaye. En

(1) Colletet veut que l'Hymne sur la naissance de Marguerite ait paru après les *Amours*. Or, ces deux ouvrages étant de la même année, n'y a-t-il pas lieu de donner l'antériorité à l'Hymne, puisque Marguerite, dont la naissance inspira cette pièce, reçut le jour le 14 mai 1552.

(2) Voir d'Artigny, passage cité.

effet, la plupart des pièces de ce même recueil font adressées aux amis du poëte, poëtes eux-mêmes, demeurés célèbres ou tombés dans l'oubli, & elles constituent, sous leur forme lyrique, plutôt des documents littéraires que des tableaux licencieux.

Cependant Hugues Salel était mort entre la publication des *Amours* & celle des *Gayetez*, laissant inachevée sa traduction en vers de l'Iliade. Par reconnaissance pour le premier de ses protecteurs, Magny revit le chant XI qui n'avait point encore paru, & donna en 1555, chez Ch. Langelier, une édition plus complète de cet ouvrage. En outre, il continua sa révision sur le chant XII & le commencement du XIII^e, & prépara ainsi la réimpression faite quinze ans plus tard, en 1570, chez Claude Gauthier, avec les deux premiers chants de l'Odyssée, traduits par Jacques Pelletier, du Mans. L'abbé Goujet (*Bibliothèque françoise*, t. IV, p. 15) prétend, contre toute vraisemblance, que cette dernière édition est encore due à Olivier de Magny lui-même. Or, ce poëte n'a pas vécu au-delà de 1560. La cause de cette erreur est la reproduction en tête de ce livre, vivement attaqué à son origine, d'une dédicace dans laquelle Magny tente de justifier Salel de reproches assez graves. Les envieux prétendaient que la traduction de l'abbé de Saint-Chéron, aumônier de la reine, avait été faite sur une version latine d'Homère. Olivier de Magny essaie d'établir le contraire : « Je puis d'autant plus, dit-il, assurer ce que j'avance que, lorsque Salel traduisoit & disoit, j'ai toujours écrit sous lui ; il est vrai que, lorsqu'il présenta ses premiers livres au

Roy, il y auoit plusieurs noms propres latinifez, ayant cru qu'il les feroit mieux entendre eftant rendus en latin, qui eft connu de plusieurs, qu'en les laiffant purement grecs, cette langue eftant connue de peu de perfonnes; mais auant de mourir il auoit corrigé ces endroits de fa main & auoit rendu tous ces mots en françois, fur l'auis de Ronfard. »

C'est à ce moment qu'il faut placer le voyage d'Olivier de Magny en Italie, à la fuite de Jan d'Avanfon, envoyé en miffion diplomatique auprès du pape Jules III par le roi Henri II. En ce pays, il rencontra du Bellay, fecrétaire d'ambaffade comme lui. Ils fe lièrent d'amitié, cherchant vainement la fortune, trouvant la poéſie, comme Régnier, cinquante années après, accompagnant le marquis de Béthune. Rome alors n'était point favorable à nos poètes : ils en revenaient tous mécontents, & l'exprefſion de leurs griefs, quelque vive qu'elle ſoit, eft moins une plainte d'ambitieux déçus qu'une fatire de la cour & de la ſociété romaines. Olivier de Magny rapporta d'Italie un recueil de ſonnets, qui fut imprimé en 1557 ſous le titre de *Souſpirs*, Paris, Vincent Sertenas, ou Jean Dallier. Cet ouvrage eft, avec les *Regrets* de J. du Bellay publiés en 1558, le journal poétique de deux exilés. Il abonde en révélations inattendues ſur l'Italie du XVI^e ſiècle.

Les points de reſſemblance qui exiſtent entre ces deux ouvrages méritent d'être notés. Magny a fait connaître dans les *Souſpirs* les habitudes des courtifans romains (S. 147). Dans le même ſonnet & ailleurs (S. 158), il attaque les mœurs de certains prélats; plus loin, il

raille l'avidité & la corruption des courtisanes (S. 160), dont il avait antérieurement (S. 82) donné les noms : la Tine, la Faustine, la Florentine, la Clère, la Moudenine, Paule de Fourly & Lucrece, & indiqué les poursuivants parmi ses compagnons : Hérouard, Viard, le Grec, Gohory, Castin, Saint-Julien, Brageloigne, Duquesnay & Pila. Magny avait de son côté pour maîtresse la belle Antonine.

Du Bellay, moins complice de son milieu (il était secrétaire d'un cardinal, ce qui, indépendamment de son caractère propre, l'astreignait à quelque gravité) voit de plus haut, & ses regards embrassent un plus large horizon. Il passe en revue les amusements de Rome, le carnaval, les combats de taureaux ; il signale l'effronterie des courtisanes alors fameuses : la Chafaigne, la Marthe, la Victoire, les intrigues du conclave & la vénalité des cardinaux ; il montre les possédées qu'un moine essaie publiquement de délivrer du diable. Comme tous les grands esprits, il a des simplicités charmantes & fait trouver un mot pour tous les gens du cardinal du Bellay : pour Le Breton, le secrétaire ; Maraude, qui apprête la salade, & Pierre, le barbier, qui conte des nouvelles du pape & de la ville.

C'est à la savante notice de M. Marty-Laveaux (Paris, Lemerre, 1867, in-8°) que j'emprunte ces derniers détails. J'y renvoie le lecteur curieux de la fuite des aventures du poète à Rome ; car, faible un jour, comme Magny le fut toute sa vie, du Bellay devint amoureux d'une certaine Faustine, dame de la plus grande beauté.

En même temps que j'appelle sur la notice de M. Marty-

Laveaux l'attention du lecteur, je lui recommande, pour compléter le tableau de Rome, les sonnets inédits de Grévin sur cette ville. De ces poésies d'un protestant devant les ruines de la grande cité catholique, s'exhale un souffle de colère & d'amertume comparable au sentiment qui anime Magny & du Bellay. Ces sonnets ont été publiés dans les *Variétés bibliographiques* (Paris, Gay, 1863) de M. Tricotel, érudit infatigable à qui nous devons déjà de nombreuses découvertes du même genre.

Olivier de Magny revint seul en France, & voyagea pendant quelque temps dans le midi. Mais ni ce pays, ni la Suisse qu'il traversa, ne paraissent l'avoir charmé. Le passage de la vallée du Rhône surtout lui laissa un souvenir détesté, dont on retrouve l'expression furibonde dans le 149^e sonnet des *Souspirs*. Du Bellay n'avait pas montré moins de ressentiment en pareille aventure. (Voir *Regrets*, f. 126 & suiv.)

Avant de regagner Paris, Olivier de Magny s'arrêta à Lyon, où il devint amoureux de Louise Labé. La Croix du Maine, du Verdier, Bayle & l'abbé Goujet ne font pas connaître cette particularité. Du Verdier & Bayle, qui se font montrés d'un sévérité particulière (1)

(1) Du Verdier est, à proprement parler, le seul médisant, sinon le seul calomniateur. Ses critiques ont été répétées par Bayle & l'abbé Goujet sans modifications, ce qui prouve au moins beaucoup de confiance; mais il était contemporain de la Belle Cordière, & cette qualité en fait un témoin redoutable. Voici sa déposition :

« Courtisane lyonnaise (autrement nommée la Belle Cordière, pour estre mariée à un bon homme de cordier) piquoit fort bien

vis-à-vis de la belle Cordière, ne lui donnent pas Olivier de Magny pour amant. Cette liaison a été néanmoins signalée dans le *Bulletin du Bibliophile*, année 1860, p. 1637, par M. Turquety. Les indices recueillis à ce sujet par ce poète idolâtre de nos vieux maîtres, sont tirés de la ressemblance du 55^e sonnet des *Amours* de Magny avec le 2^e sonnet (1^{er} sonnet françois) de Louise Labé; de la présence du nom de Louise dans l'ode d'*Aimer en plusieurs lieux*, que l'on trouve dans le Recueil des odes, l. IV, & dans la Bibliothèque de du Verdier; & enfin de la pièce adressée à sire Aimon, le mari de la Belle

vn cheual, à raison de quoy les gentilshommes qui auoient accès à elle, l'appelloient le Capitaine Loys, femme, au demeurant, de bon & gaillard esprit & de mediocre beauté : receuoit gracieusement en sa maison Seigneurs, Gentilshommes & autres personnes de merite, avec entretien de deuis & discours; musique tant à la voix qu'aux instruments où elle estoit fort duite, lecture de bons liures latins & vulgaires, italiens & espagnols, dont son cabinet estoit copieusement garni, collation d'exquises confitures; enfin leur communiquoit priuément les pieces plus secretes qu'elle eust, & pour dire en vn mot, faisoit part de son corps à ceux qui sonnoient : non toutefois à tous, & nullement à gens méchaniques & de vile condition, quelque argent que ceux-là lui eussent voulu donner. Elle aima les fauans hommes sur tous, les fauorifant de telle sorte, que ceux de sa connoissance auoient la meilleure part en sa bonne grace, & les eust preferés à quelconque grand seigneur, & fait courtoisie à l'vn plustost gratis qu'à l'autre pour vn grand nombre d'écus : qui est contre la coutume de celles de son metier & qualité. Cé n'est pas pour estre courtifanne que ie luy donne place en cette bibliotheque; mais seulement pour auoir escrit. »

(*Bibl. Fra. Paris*, 1773, t. IV, p. 631.)

Cordière. Après avoir groupé toutes ces indications, M. Turquety hésite à en conclure que Magny fût l'amant de Louise. Ses scrupules le portent plus loin : il accuse le poète d'une odieuse fatuité & il proteste de la pureté de la Belle Cordière. Il semble ici que le panégyriste s'égaré, qu'il oublie la jeune femme aventureuse & guerrière de Louise Labé, appelée avant son mariage le capitaine Loys, & que, par des conclusions aussi discrètes, il veuille en quelque sorte se repentir d'avoir entrevu la vérité (1).

Dans tous les cas, il perd de vue les déclarations catégoriques de Louise dans ses poésies, notamment le sonnet XIII, commençant ainsi :

Oh ! si j'étois en ce beau sein rauie !

Et le sonnet XVIII, dont le premier quatrain dénote une grande ferveur amoureuse :

Donne m'encor, rebaise-moy & baise :

Donne m'en vn de tes plus sauoureux,

Donne m'en vn de tes plus amoureux,

Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.

Voici, d'ailleurs, à cet égard un autre jugement ; il

(1) M. Turquety me paraît également perdre de vue la brochure de P. M. G. (Gonon), publiée à Lyon (Rivoire), en 1844, sous le titre de *Documents historiques sur la vie & les mœurs de Louise Labé, de nouveau mis en lumière*, in-8 de 34 pages, avec un portrait par Foyatier. L'ode à sire Aymon s'y trouve comme témoignage de la réputation galante de la Belle Cordière, mais elle n'est point encore invoquée comme preuve de liaisons entre Louise & Magny.

ne porte que sur Magny, mais il est à double tranchant, & malgré sa vivacité, sa crudité peut-être, il fera bien accueilli, car il est d'un critique rarement en défaut dans l'appréciation des œuvres de l'esprit & des galanteries littéraires :

« Ce 24 janvier 1866.

« Je vous demande de vouloir bien adjoindre aux sept poètes de la pléiade un huitième, Olivier de Magny, un poète dont les recueils, toujours très-rares, se vendent au poids de l'or, & qui est un charmant esprit ; d'un côté l'ami intime de du Bellay qu'il complète, de l'autre l'amant favorisé de la Belle Cordière dont il raille le crasseux mari. Il est du vrai groupe central de la pléiade du xvi^e siècle, & comme mérite & talent il y tiendrait bien le quatrième rang, sinon le troisième. Vous voyez, Monsieur, comme je prends à cœur ces choses.

« SAINTE-BEUVE »

Dans sa forme brève, cet avis a toute la valeur d'une décision plus longuement motivée. Il pourrait, du reste, pour ce qui est de l'éloge du poète, être accompagné de nombreux extraits de l'œuvre de Magny ; mais ce n'est point ici le lieu d'une longue citation, le lecteur se contentera donc des vers suivants, qui, par leur harmonie & leur beauté, rachètent dans le poète bien des erreurs d'école & des fautes de goût. Olivier de Magny s'adresse à son amie : S'il est ainsi, dit-il,

qu'on aime encor là-bas,

Et qu'un amour saintement commencé

Ne puisse en rien, en rien estre offensé

Du noir tombeau, du temps ne du trespas ;

*Fasse la mort ce qu'elle peut sur moy,
Maulgré son dard i'aimeray constamment,
Et vif & mort en vous tant seulement
Viuront mon coeur, ma puissance & ma foy.*

Le dernier ouvrage d'Olivier de Magny fut ses *Odes*, publiées en 1559, Paris, André Wechel. C'est aussi l'œuvre capitale du poète, celle où il s'est le plus vigoureusement manifesté. Il avait entrepris la traduction du *Zodiaque de la vie*, de Marcel Palingène; d'autre part, l'éditeur de l'Hymne sur la naissance de la princesse Marguerite avait annoncé, sous le titre des *Vestales*, un nouvel ouvrage d'Olivier de Magny. Ces divers travaux ne nous sont point parvenus, & il est probable qu'ils ont été abandonnés de bonne heure.

Olivier de Magny, devenu secrétaire du roi, après la publication des *Odes*, mourut vers 1560, l'année même dont le premier jour vit succomber Joachim du Bellay. La pléiade était entamée; de plus graves événements devaient encore porter atteinte à sa grandeur. Ronfard allait, par ses *Discours sur les misères de ce temps*, s'attirer l'animosité du parti protestant, bien autrement redoutable que la jalousie de Melin de Saint-Gelais & de ses fidèles. A partir de ce moment, les esprits, exclusivement préoccupés du perfectionnement artistique du drame & de la poésie, se jettent dans l'examen des questions religieuses & politiques. Les poètes, les savants deviennent des prédicants & des polémistes. Imbus d'idées sévères, trouvant chez les pleïadifants, une langue souple, aiguisée, & dont la passion faisait pour eux un

merveilleux instrument de combat, ils se placent d'emblée au premier rang. Quelque riche néanmoins, quelque perfectionnée que soit la langue à leur entrée en scène, les écrivains protestants l'enrichiront & la perfectionneront encore. Ils lui donneront des qualités nouvelles, celles qu'une langue reçoit toujours du caractère des hommes qui la parlent & de la hauteur des sentiments qu'elle exprime. Du reste, d'un camp à l'autre, l'entraînement fera complet, les fautes reprochées à Ronfard feront dépassées par du Bartas & d'Aubigné ; mais notre poésie, sans rien perdre de sa beauté, sera devenue plus virile, plus grande & plus véritablement émouvante.

E. C.



LES
G A Y E T E Z

D'OLIVIER DE MAGNI

à

PIERRE PASCHAL

Gentilhomme du bas païs de Languedoc.

Non tamen est facinus molles euoluere versus
Multa licet castè non facienda legant.

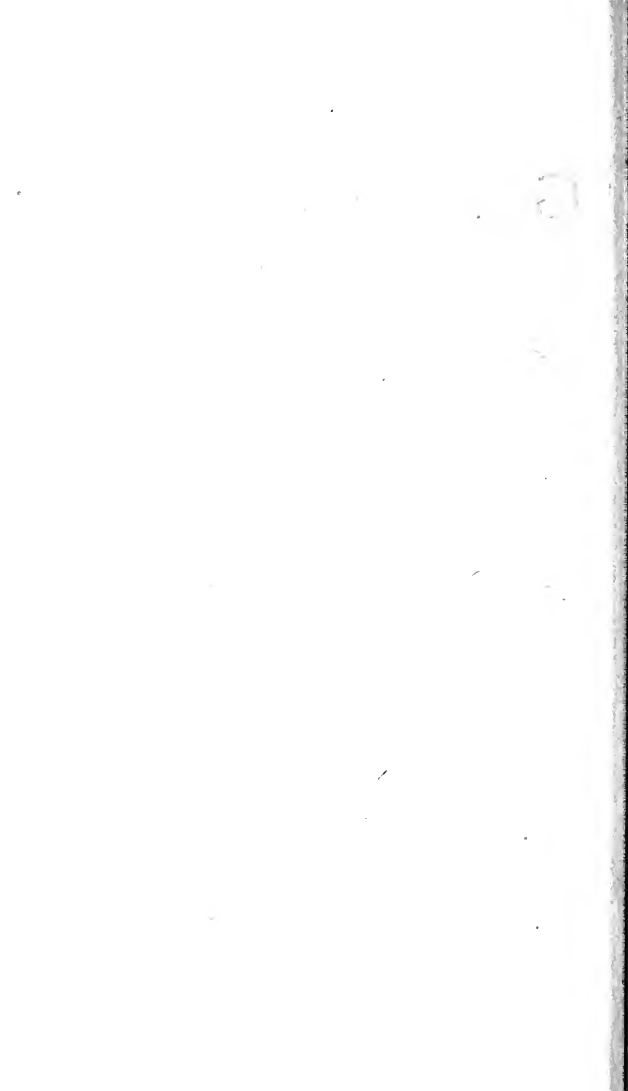
OVID. 2, Trist.

Avec priuilege du Roy.

A PARIS,

*Pour lean Dallier, demeurant sur le pont
sainct Michel,
à la Rose blanche.*

1554.





A PIERRE DE PASCHAL.

MON cher Paschal, qui l'ignorance
Baniꝝ bien loin hors de la France,
Mon cher Paschal chery des Dieux,
Que i'ay tousiours dedans mes yeux,
Ie te pry, Paschal, laisse arriere,
Pour vn temps ta belle RIVIERE,
Delaisse ton Arpin encor
Qui te faict riche en son tresor,
Et toute autre viue peinture
Des saints portraicts de la Nature :
Pour oeillader ces vers mignardꝝ,
Qu'aux bordꝝ des ruyssieux trepillardꝝ
Qui du mont Parnasse descendent
Les neuf Pucelles me respandent,
Ces vers cheriꝝ du Delien,
Et de l'Enfant Idalien,
Ces vers qu'à bon droict ie te donne
Mon Paschal, ne sachant personne

Qui m'aime & qui me porte mieux
 Et dans sa teste & dans ses yeux,
 Ne qui plus sainctement estime
 Les diuins honneurs de ma ryme :
 Voire qui mette en plus grand pris
 L'enfantement de mes espritz.

Aussi nul mieux que toy ne guide
 Ceste belle bande Aönide

Au hault de leurs tertres herbuз,
 Ressemblant vn autre Phebus.

Et nul mieux que toy ces Pucelles
 N'enflamment de leurs estincelles,
 Mesme en fuisant ardre ton bruiet
 Iusqu'en l'oscurté de la nuit.

Reçoi donc, Paschal, & regarde

Ces vers de ma Muse mignarde,

T'aprestant mille doux esbatz,

En leurs mignardeletz apastz :

Si bien que ton Durban s'apaste,

De leur blandice delicate,

Y goustant du sucre & du miel

Tel que les Dieux goustent au Ciel.

Et vous Pegafides Déesse,

Et toy Dieu, qui ces Chanteresses

Guides carollant en leur bal,

Faiçtes que le nom de Paschal,

Le nom de Paschal, & mon liure,

Puissent, d'age en age reuiure,

Si bien qu'exemptez de mourir

Ilz ne puissent iamais perir.

VOEV DV POVRTRAICT DE SA MARGVERITE,

Faißt apres le naturel, par le Conte d'Alfinois.

IE veulx Muse aux beaux sourciꝝ
 Muse qui rompꝝ mes souciꝝ,
 Je veulꝝ ma doucette cure
 Consacrer cette peinture.
 Là donc Muse aux beaux sourciꝝ,
 Muse qui rompꝝ mes souciꝝ
 Là donc ma doucette cure
 Consacrons cette peinture.
 Mais à qui pour plaire mieux,
 Mais auquel de tous les Dieux,
 Muse ma doucette cure,
 Sacrerons nous la peinture
 Du portraict rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau?
 Sacrerons nous à l'Aurore
 Ceste rose, qui colore
 Le beau lis de ce beau teinct,
 Ou ce poil d'or si bien peinct
 Que luy seul en sa peinture
 Faißt vergoigner la Nature?
 Je crains quel' s'en embrazat,
 Ou bien s'en enialouzat,

Et qu'en fin sa ialouzie
 Luy mit en la fantafie
 Vn creuecueur fi mutin
 Quel' nous cachat le matin.

A qui donc, ma douce cure,
 Sacreron' nous la peinture
 Du portraict rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau?
 Cette flatereffe grace
 Qui treluit en cette face,
 Ces deux sourcilz hebenins,
 Ces yeux traitement benins,
 Ce menton, cette bouchette
 Mignardement vermeillette,
 La sacreron' nous en don
 A la mere à Cupidon?
 I'ay peur, Muse ma mignonne,
 Qu'elle auffi soudain soupçonne
 Qu'on luy donne cautelement
 Ce merueilleux ornement,
 Car voyant ceste peinture
 Qui fait rougir la nature,
 Pour la voir dedans les cieux
 Admirer à tous les dieux,
 Elle auffi tost voudra croire
 Qu'on veult amoindrir sa gloire,
 Luy monstrant ceste clarté,
 Qui fait moindre sa beauté.

A qui donc, ma douce cure,
 Sacreron' nous la peinture

Du portraict rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau ?
 Donron' nous au roy de Dele
 Ceste guiterre si belle ?
 Luy sacreron' nous ces nerfz
 Qui presque chantent ces vers ?
 l'ay peur, Muse, qu'il ne laisse
 Vostre lyre charmeresse,
 Dedaignant de l'accorder,
 Pour Iupin en derrider,
 Tant cette autre cy plus belle,
 Plus mignarde & plus nouvelle
 Semble plus propre à charmer
 Le soucy le plus amer.

A qui donc, ma douce cure,
 Sacreron' nous la peinture
 Du portraict rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau ?
 Sacreron' nous ma folastre
 Les perlettes & l'albastre
 De ces doigtz bien arrondiç
 A la vierge qui iadis
 Reposa dedans la teste
 Du dardeur de la tempeste ?
 Je crains, Muse mon soucy
 Qu'el' ne s'en fachast aussi,
 Voyant ceste main greslette,
 Ceste main mignardelette,
 Qui peult les cœurs arracher,
 Voire Atachne reuancher.

A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portrait rarement beau,
Qui nous rit en ce tableau?
La sacrerons nous au Pere
Qui fit la pucelle mere,
La Pucelle au front serain
Captiue en la tour d'aerain?
I'ay craincte qu'il n'ait enuie
De luy souffler vne vie,
Conuoiteux de l'animer
Pour plus conuoiteux l'aimer,
Et pour en faire vne proye
Com' de Ganymede à Troye,
Embelliffunt tous les cieux
D'vn obiet si precieux.

A qui donc, ma douce cure,
Sacrerons nous la peinture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Sera ce pour nostre Conte
Nostre Conte qui surmonte
Auec ses portraictz nouueaux,
L'honneur des plus vieilz tableaux :
Mesme l'image ancienne
De la gaye Idalienne,
Par qui le siecle passé
Apelle a tant caressé,
Et celle du Roy encore
Qui domta l'Inde, & le More,

Luy sacrerons nous le beau
Qui nous rit en ce tableau?
Je crains, Muse ma mignonne,
Que l'Archerot l'aiguillonne
De ce portraict qu'il a fait
Qu'il a fait ainsi parfait,
Et qu'ayant son ame ateincte,
Il induyse par sa pleincte,
Et par son pleur trop amer
Les grandz Dieux à l'animer.

A qui donc, ma douce cure,
Sacrerons nous la peinture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Il le fault, mignonne, apprendre
A nostre docte Terpandre,
Sur la pompe de l'autel
De son merite immortel :
Non afin qu'il mette arriere
Les beaux yeux de sa guerriere,
Remplissant d'un doux souci
Son ame pour ceste cy :
Mais à cel'fin qu'il la vante,
Qu'il la vante, & qu'il la chante,
Si bien que l'age auenir
S'en puisse mieux souuenir.
Car, Mignonne, avec la vie
La gloire est aussi rauie
Soit des Princes, soit des Roys,
Sans le luth du Vandomois.

*Je ne veulx pourtant, Mignonne,
Que tout à fait on luy donne,
Qu'on luy donne tout à fait
Ce portraict ainsi parfait.*

*A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Le sacreron' nous, Mignonne.
A l'honneur de la Garonne,
A ce Durban studieux
Compagnon des plus grandz Dieux?
Non Brunette, car i'ai crainte
Tant il en a l'ame ateinte
Qu'il l'emporte avecques luy
Pour nous enfieller d'ennuy :
D'une portraiture telle,
Non moins belle qu'immortelle,
Languedoc enrichissant,
Et Paris apauurissant.
Bien est il vrai, Mignonette,
Qu'un portraict ie luy souhaite,
Un portraict qui soit ainsi
Parfait comme cestuy cy,
Afin que cognoistre il face
Que ceste parfaite face
Ne cede à la Paule en rien
La Paule qu'il cognoist bien,
Quoique Tolose la tienne
Pour seconde Cyprienne*

*Et que le mesme eſtranger
S'efforce à la louer.*

*Mais à qui, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
La donron' nous, ma friande,
A Paschal qui la demande,
Qui la demande ardamment,
Ardamment, incessamment?
Je crain qu'il n'en mist arriere
Les beautez de sa RIVIERE,
Et que tant l'en offensaſt,
Que despote en trespassaſt,
Tant l'ardante ialouſie
Peult en noſtre fantaſie
Nous gardant de rien preuoir
Imprimer de deſeſpoir.*

*A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?*

*A toi ma douce Charite,
Ma Charite Marguerite,
Marguerite dont les yeux
Peuent aueugler les Dieux.
Marguerite ma fleurette,
Ma fleurette, ma perlette
Ma perlette c'est à toy,
C'est à toy que ie le doy.*

C'est elle, ma douce cure,
 Qui merite la peinture
 Du portraict rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau.
 Là donq, Muse ma nourrisse
 Muse mon doux exercice,
 Là donc, Muse au doux atraiçt,
 Consacron luy ce portraict.
 Sacrons luy ces roses belles,
 Ces estoilettes iumelles,
 Ce beau poil d'or crespelu,
 Puis ce menton fosselu,
 Puis ceste main iuoirine,
 Ceste bouche cinabrine,
 Ce col de neige & de laitç,
 Et ce beau sein grasselet :
 Car c'est ell', ma douce cure,
 Qui merite la peinture
 Du portrait rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau.

N'est ce aussi sa mesme grace,
 N'est ce aussi sa mesme face,
 Ses sourciç, & son menton,
 Et son poil d'or foleton,
 N'est-ce sa mesme bouchette,
 Mignardement vermeillette,
 Son col de neige & de laitç
 Et son beau sein grasselet?
 A qui donc, ma douce cure,
 Donrions nous mieux la peinture

*Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau ?*

*Heureux mille fois ce Conte
Qui Protogene surmonte,
Heureux Conte d'auoir faict
Ce portrait ainsi parfaict,
Qui n'a craincte de la Parque,
Ny de l'infenalle Barque,
Ny de l'oubly, ny du Temps
Qui nous deuore les ans.*

*Reçoy donques ma Charite,
Ma Charyte Marguerite,
Marguerite dont les yeux
Peuent aueugler les dieux.,
Reçoy donc cette peinture
Qui fuyt si pres la nature,
Reçoy la, Belle, reçoy
Car elle est digne de toy,
Et toi tant seulement, Belle,
Digne de peinture telle.*

*Là donc Muse aux beaux sourciç,
Muse qui romps mes souciç
Muse ma doucette cure,
Laiſſons luy ceste peinture,
Qu'ainsi l'archerot vollant,
De son feu plus violent
La poitrine luy renflame,
Comme il en brusle mon ame,
Et de son trait doux amer
M'espoinçonne de l'aymer.*

*Adieu donques ma Charite,
 Ma Charite Marguerite,
 Marguerite dont les yeux
 Peuvent captiuer les dieux,
 Adieu donc ma mignonnette,
 Puis que la gaye brunette,
 La pucelle aux noirs sourciꝝ
 Celle qui rompt mes souciꝝ
 Ma plus douceuse cure,
 T'a consacré la peinture
 Du portraict rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau.*

DV RAVISSEMENT DE SON AME.

VN iour d'esté, mon ennemie,
*S'estoit mollement endormie
 Dessus le bord d'un ruyffelet
 Qui s'escouloit argentelet,
 Remply ce sembloit de la flame
 Qui sort des beaux yeux de ma dame,
 Et d'un ardant amour encloꝝ
 Souspirant mille doux sangloꝝ,
 Le la viꝝ, & sur l'heure mesme
 Le sentiꝝ vne ardeur extreme
 Qui me força pour l'apaiser
 De m'approcher pour la baiser.
 Mais, o dieux! que de mignardises,
 Que de mignardes gaillardises,*

Que de Graces, que d'Amoureux,
Voloient comme petitz oiseaux
Sur la bouche & sur la poitrine
De ma Nymfelette diuine.
Pour eulx ie ne laissai pourtant
De faire mon desir contant
Et pour leur mignardelet poindre
Ma felicité ne fut moindre,
Parce que m'abaissant tout doux,
Et m'asséant sur mes genoux,
Je vins, d'une ardeur nompareille,
Baisotter sa leure vermeille
Non vne, mais plus de cent fois,
Si douce & douce ie sentoís
La douceur de la douce amorce
Dont elle amoindríssoit ma force.

Depuis ne me contentant pas
Des douceurs de ces doux apastz
De ces gaillardes mignardises,
De ces mignardes gaillardises,
Des Graces & des Amoureux,
Qui voletoyent ainfi qu'oyseaux,
Sur la bouche & sur la poitrine
De ma nymfelette diuine,
Je vouluz encor retenter
Le moyen de me contenter :
Et vouluz d'une ardeur nouvelle
Baisotter sa leure iumelle.
Mais las hélas ce fut en vain,
Parcequ'el' s'eueilla soubdain,

*Et soubdain s'enflammant la face
Blasma l'ardeur de mon audace.
Mais quoy? naguere auparauant
Soufflant & retirant son vent,
Ainçois son aleine de basme,
Elle auoit retiré mon ame,
Qui s'esbatoit sur ses oeillets,
Et sur ses coraulx vermeilletz.
De sorte que l'ayant rauie,
Elle m'auoit rauy la vie,
Et de sorte qu'ainfi rauy
Hors de moy dans elle ie vy,
Depuis ceste heure tant amie
Que ie l'aperceuz endormie
Dessus le bord d'vn ruyffelet,
Qui s'escouloit, argentelet
Remply ce sembloit de la flame
Qui sort des beaux yeux de ma dame,
Et d'vn ardent amour encloz
Soupirant mille doux sanglotz :
Et depuis qu'en ceste heure mesme
Ie sentiç vne ardeur extreme,
Qui me força pour l'apaiser
De m'aprocher pour la baiser.*

A PIERRE DE RONSARD.

AVTANT, mon Ronsard, que de roses
Nous sont par l'Aurore desclosés,
Au Printems, lorsque les Zephirs
Embasment l'air de leurs soupirs :
Autant qu'aux raions de la Chienne
Par la campagne Libyenne
On void en gaillardes forestz
De fruietz iaunissans de Ceres :
Autant que l'Autonne enfoisonne
De vins à l'Enfant de Thyone,
Et de raisins pour atacher
Aux poultres de quelque plancher :
Autant que de gresle & de pluye
Au cours de l'hiuer nous ennuye,
Et qu'on void de glaçons espars
Sur la terre de toutes partz :
Autant que de vagues s'irritent
Quand les ventz sur mer se despitent,
Et quand le Bouc barbu des cieux
Rameine le temps pluuiieux :
Autant qu'au celeste domaine
On void en la nuit plus sereine
De feuz des flambeaux alumez
Darder leurs raiç acoustumez :
Autant qu'Herme deffous ses ondes

Roule & vire d'arenes blondes :
Autant que Lucrece en ses vers
Feinct d'Atomes en l'vniuers,
Et que le Baiseur de Veronne
De baiseretz veult qu'on lui donne,
Alors que sa lire accordant
Je le vois encor mignardant
Pres de la bouche ambrosienne,
De sa pucelle Lesbienne :

Autant, mon diuin Vandomois,
Autant de iours, autant de mois,
Autant de saisons retournées
Autant de mil & mil années
Viuront & seront honnorez
Ton nom & tes liures dorez.

A IAN DE HAMELIN.

A PRES tant & tant de doctrines,
 Que les neuf Pucelles diuines
 Versent dans ton sein, sur le mont
 Qui dresse au ciel vn double front,
 Voudrois tu bien la peine prendre,
 Voudrois tu bien l'oreille tendre
 Pour oüyr, Hamelin, les sons
 De ces delicates chansons,
 Que les Nymphes Pegasiennes
 Aupres des sources Tespiennes

*Me font allegrement chanter
Pour mes angoisses enchanter.*

*Puisque l'une & l'autre Thalie,
Puisque la royne d'Idalie,
Et les Amours encarquesez
N'en ont les accords refusez.*

*Là donc, Hamelin, ne refuse
Ce petit labeur de ma Muse,
Et ne plains quelque heure à loisir,
Pour en prendre quelque plaisir.
Si tu t'en contentes, ma France
Peult bien redoubler l'esperance
Qu'elle a de voir vn iour de moy
Quelque excellent ie ne sçay quoy :
Tant & tant bien tu sçais eslire
L'aigreur & douceur de la lire,
Et tant t'estime saintement
L'oracle de ton iugement.*

A S'AMIE.

M*A mignarde Nymfelette
Ma Nymfe mignardelette,
Ma petite dont les yeux
Semblent deux astres des cieux,
Ie te supply, ma mignonne,
Ma mignonnette Dione,
Ie te supply par la foy,
Par la foy que ie te doy,*

Que tu me donnes, Maistresse,
De ta bouche enchanteresse,
Mile & mile baisers or',
Et mile miliers encor'.

Non telz qu'en donne à son pere,
Non telz qu'en donne à son frere
La vierge que Cupidon
N'enflamme de son brandon :
Mais telz qu'une gaie espouse,
De son cher espoux ialouse
Les donne à son cher espoux
S'asseant sur ses genoux :
Ou bien telz qu'une pucelle
Qui brusle de l'estincelle
De l'amour, donne à l'amant
Qu'elle aime parfaictement.
Donne donc ma mignonnette,
Ma mignonne camufette,
Mile & mile baisers or',
Et mile miliers encor'.

Demydieu ie tressaulx d'aise
Quand tant de fois ie te baise,
Et quand tant & tant de fois
Ce doux aise ie reçois :
Si douce & douce est l'aleine
Par qui i'adouciq ma peine,
Et si douce est la liqueur
Qu'elle espand dedans mon cueur.
Donne donc ma mignonnette,
Ma mignonne camufette,

*Mile & mile baisers or',
Et mile miliers encor'.*

*Ie hai de baiser ces marbres,
Ces peintures, & ces arbres
Transformez en mile lieux
En mile images des dieux.
Ta seule bouche m'apaste,
Ta seule bouche me flate,
Et seule elle peult charmer
Mon ennuy le plus amer.*

*Donne donques ma mignonne,
Ma mignonette Dione,
Mile & mile baisers or',
Et mile miliers encor' :
Et me darde ta languette.
Ta languette vermeillette,
Comme, mignarde, tu fais
En noz passetemps plus gaiç.
Dieu deuenu ce me semble
Les plus grandz dieux ie ressemble
Quand ie la sens fretiller,
Quand ie la puis mordiller
Or dans mes leures descloses,
Or sur tes leures de roses
Resuçant dessus son bout
Tant de mannes de bon goust.
Ainsi que les tourterelles,
Ainsi que les colombelles
Quand, au printemps florissant,
Sur vn arbre verdissant*

*Leurs becꝫ elles s'entr'opposent,
Leurs becꝫ elles s'entr'arrosent,
De leurs baisers moitement,
Murmurans doucettement.*

*Dreſſons donc ma Nymfelette
Ma nymfe mignardelette,
Mile petitꝫ ieuꝫ mignards
Et mile autres fretillards.*

*Quand ie te diray, friande,
Repais moy de la viande
Dequoi Ganimede aux cieux
Repait le pere des dieux,
Vien t'en de ta bouche tendre
Vien t'en sur la mienne esandre
Pour me paistre & m'apaïser,
Le nectar d'un doux baiser.*

*Le nectar & l'Ambrosie
Qui Iupiter rassasie,
Ne ſçauroit paistre mon cuer
D'une plus douce liqueur.
Là donc, petite friande,
Repais moy de la viande
Dequoy Ganymede aux cieux
Repait le pere des dieux :
Et la bouchelette tienne
Couche à plat dessus la mienne,
Laiſſant folastrer ma main
Soubꝫ le voile de ton sein,
Ore entre tes deux pommettes,
Ore sur tes deux fresettes,*

Puis redoublant ces esbatz
 Folastrer encor' plus bas,
 Et d'une main plus hardie
 Taster ta cuisse arrondie,
 Ton ventrelet arrondi,
 Et ton petit rebondi,
 Si bien que l'aube vermeille,
 Ou Phebus, des qu'il s'esueille,
 Folastrans nous puisse voir
 Du matin iusques au soir.

A DENIS DVRANT.

TOUTES les fois que i'aperçoi
 Ma nymfelette aupres de toi,
 Qui te tend à demy farouche
 Sa petite vermeille bouche,
 Lorsque captiue soubz ta main
 Je te voi, fierement humain,
 Forcer sa leure cramoisie
 A te donner de l'ambrosie :
 Toutes les fois que i'apperçoy
 Ces douces faueurs, ie conçoy
 Vn regret si chauld, qu'il renflame
 Tous les sentimens de mon ame,
 Non point pour la voir plaindre tant
 De quoy tu la vas baisottant,
 Ny pour la voir encor' en peine
 De quoy sa defense est si vaine,

*Et moins pour encores la voir
 Contre toy si fort s'esmouuoir,
 Mais d'yn chauld regret qui renflame
 Tous les sentimens de mon ame,
 Pour me voir priué du moyen
 D'auoir iamais yn pareil bien.*

AVX NYMPHES DE HEVZE,

Pour Mignard le chien de sa dame.

NYMPHES qui m'accompagnez,
 Nymphes qui ne dedaignez
 Oüyr mes chansons sucrées
 Sur ces verdelettes prées,
 Venez Nymphes aux beaux yeux,
 Nymphes mignonnes des dieux,
 Venez ouyr sur ces prées
 Mes chansonnettes sucrées
 Venez car ie veulx chanter
 Pour mes ennuyz ralentir
 Et pour refreschir ma flame,
 Le petit chien de ma dame :
 Son petit chien qui vault mieux
 Que celuy qui flambe aux cieux,
 Son petit Mignard qu'elle aime
 Cent fois plus que son cœur mesme,
 Ce mignonnet qui la suit,
 Ce mignonnet qui s'enfuit

*Soubz la cotte de la belle
 Quand doucement ie l'apelle,
 Ores mes doigtz retastant,
 Ores en le mignotant
 D'vne flateuse careffe,
 Or d'vne voix pipereffe
 Or siflant estroitement
 Comme vne huystre en se fermant.*

*Venez donc Nymfetelettes,
 Venez donc mignardelettes,
 Venez, car ie veulx chanter
 Pour mes souciꝝ enchanter
 Et pour ralenter ma flame
 Le petit chien de ma dame :
 Ore d'vn vers doux sonnans
 Ses oreilles blasonnans,
 La coiffure de sa teste,
 Or l'argentine sonnette
 Qui tintinne dans son col,
 Or son poil blanchement mol,
 Or ses yeux, ores sa queue,
 Mignardement houpelue,
 Bref, toutes celles beautez,
 Toutes celles gayetez,
 Qui le font cognoistre digne
 D'estre au ciel vn nouveau signe.*

*Que pleust aux dieux que mes vers
 Eussent en leurs pliz diuers
 De ce grand Ronsard qui dore
 Notre siecle qui l'adore*

Et les graces & la voix :
 Ou du Conte d'Alfinois
 La main qui sçait au vif peindre,
 Tout cela qu'elle veult feindre !
 Je iure par ces beaux prez
 Par ces ruisselez sacrez
 Et par ces saintes collines
 De noz campagnes voisines,
 Que ie le depaindroi tel
 Qu'il en seroit immortel.
 Mais venez Nymphes bellettes,
 Belles Nymphes doucelettes
 Venez donques, car ie voi
 Ce Mignard qui vient à moi
 Pour ouÿr ma douce lyre
 Sentant bien que ie le tire,
 D'vn chant doucetttement fort
 Hors des perilz de la mort.

Ah le voicy qui me flatte !
 Ah le voicy qui me gratte !
 Et fretille entre mes pas,
 Pour monter entre mes bras.
 Toutefois ie vous le laisse,
 Parce que i'oi ma maistresse
 Qui m'apelle, & qui veult bien
 Vous laisser son petit chien,
 Afin que chacune admire
 Ce que ie n'en puis escrire.

Adieu donc, petit Mignard,
 Petit mignon fretillard,

Puis que ma nymfe mignarde
 Ma petite fretillarde,
 Mon petit fiel adoucy
 Veult que ie te laisse icy
 Pres de ces Nymphes compaignes,
 Qui par ces belles campagnes,
 Par ces prez & par ces bois
 Daignent imiter ma voix.

A ESTIENNE DE NAVIERES.

DES que ton Simon m'eut conté
 Ce qu'on contoit de ta santé,
 Mesme le danger, où ta vie,
 Pendoit tristement afferuie,
 Je sentiç glisser dans mes os
 Vn tel glasson, que le repos
 Tout aussi tost, mon cher Nauieres,
 S'en vola loing de mes paupieres.

Donc, dis-ie adonc, l'horrible mort
 Fera sentir l'horrible effort
 De sa fiere faulx dompteresse,
 A la florissante ieunesse
 De cest amy, qui m'aime mieux
 Que la prunelle de ses yeux?

Donc Phebus qui ia par le monde
 Luy faisoit d'une bouche ronde
 Si bien contrefaire sa voix

En vers Grecz, Latins & François,
 Doncques Phebus, disois-je encore,
 N'aura soing de qui le decore,
 Et lairra cestuicy perir
 Par paresse de le guerir?

Mille & mille autres plainctes telles
 Je sanglotois pour ces nouvelles,
 Lors qu'à moimesmes odieux
 Je pardonnois à peine aux dieux.
 Mais voicy l'heureuse iournée
 En qui ta santé retournée
 Me rend ma premiere couleur,
 Ainsy qu'une vermeille fleur
 Que l'ardeur du chauld descolore,
 Reprend la fienne soubz l'Aurore,
 Ou soubz Phæbé quand elle luyt
 Humide au ferein de la nuit.

Iamais Nauieres, vn bon pere,
 Lors que chez luy moins il espere
 D'estre iamais accompagné
 De son cher enfant esloigné,
 Ne sentit vn aise semblable
 Lors qu'il rcuient, & qu'en sa table
 Il luy conte par le menu
 Qui l'a si long temps detenu :
 Que l'aise extreme où ie me treuve,
 Que l'allegresse que i'espreuve,
 Pour rauoir mon premier repos,
 Et te voir si sain & dispos.

Là donc puis que les dieux te gardent,

*Et puis que ta mort ilz retardent,
 T'arrachant presque du tombeau,
 Garde d'esteindre le flambeau
 Qui si lentement te ralume,
 Reuiuant comme de coustume,
 Comme de coustume contant,
 Et m'aimant, Nauieres, autant
 Que tu soulois, ains que ta vie
 Pendist au danger afferuie.*

A SA GRACE.

QUICONQVE dist que la Cyprine
 Fille de l'escume marine,
 N'a que trois Graces seulement,
 Erre trop ignorantement,
 En oubliant vne en son conte
 Qui les trois Charites surmonte :
 Vne Grace, qui de son teinct
 Les Lis & les Roses esteinct,
 Et de qui les blondettes tresses
 Font honte aux plus blondes déesses :
 Vne Grace de qui le riz
 Peult derrider les plus marriç,
 Et de sa voix doucement forte
 Ranimer vne chose morte :
 Vne Grace, dont les sourciç
 Sagettent mille doux souciç,

*Et de qui la vermeille bouche
Flateroit vn Scythe farouché.*

*Puisse donc nostre age vanter,
Puisse donc nostre age chanter
La faueur & l'heur qu'il embrasse,
Pour ceste autre nouvelle Grace,
Tant la beauté de ses beaux yeux
Propres à captiuer les dieux,
Et tant sa belle face blonde
Emperle & decore le monde.*

*Et toy Grace, pour qui ie fais
Ces vers mignardement parfaictz,
Reçoy ma mignarde mignonne,
Les estreines que ie te donne,
Non de ces vers, mais de mon cueur,
Que ton œil doucement vainqueur.
Captiue doucement & geisne
Doucement d'une douce peine.
Mais il fault aussi qu'en prenant
Ce que ie t'offre maintenant,
Tu me donnes douce inhumaine,
Le tien aussi pour mon estreine.
Là donc, Grace, donne le moi,
Là donc recompense ma foi,
Me donnant, douce Nymfelette,
Ceste autre estreine doucelette,
Afin que toy viuant du mien,
Ie viue, mignarde, du tien,
Et que nous dressions vne vie
De qui les Dieux prennent enuie,*

*Non de nostre heur enialousez
Mais bien ardamment embrasez
D'en commencer au ciel ensemble
Vne qui la nostre ressemble.*

A ESTIENNE IODELLE

Parisien.

ENCOR que mon luth Quercinois,
Soubz le pinfement de mes doigtz,
Des sons, par la France, ne rende
Dignes de merueille si grande,
Que ceulx que i'enten resonner
Alors qu'il te plait de sonner,
Et mile passages eslire
Sur les nerfz diuins de ta lyre :
Ie ne veulx delaisser pourtant,
Mon luth encore retentant,
Parmy ces douces amourettes,
Et parmy ces belles fleurettes
Qu'en mon Auril i'emaille ainsi,
D'esmailler pour toy ceste cy,
Seulement pour vn tesmoniage
Que ie veulx porter à nostre age,
De cest heureux estonnement
Donc ie contemple heureusement
Les heureux subiectz que tu trasses
Tant amy bienheureé des Graces.

*Mais comment les pourrois-ie voir
 Si, contre tout iuste deuoir,
 Tu nous caches leur excellence
 Soubz vn trop obstiné silence?
 Tu la caches, mais ie la voy
 Moins de ton gré que maugré toy,
 Et voy maint autre en son Autonne
 Qui la regarde, & qui s'estonne
 Comme moi, de voir en son temps
 Des fruiçtz si meurs en ton Printemps.*

*Aussi les dieux dont les largesses
 T'ont prodigué tant de richesses,
 Ne veulent qu'il soit obscurcy,
 Ains veulent qu'il soit esclarcy,
 Et que la France se resente
 De sa felicité presente.*

*Là donc, ne te fay tant de tort,
 Que le traict de la palle mort,
 Qui secretement nous menasse,
 Aux enfers descendre te face,
 Sans auoir premier esuenté
 Cela que ta Muse a chanté:
 Afin, Iodelle, qu'en ta vie
 (Maugré l'ignorance & l'enuie)
 Tu dresses toymesme l'autel
 Où pendra ton nom immortel:
 Et que l'atente de ta Seine
 Ne luy soit si froidement vaine
 Qu'elle ne puisse vn iour par toy
 Surmonter des fleuues le Roy.*

*Le dernier des labeurs d'Alcide
 Ce fut le labeur Atlantide,
 Il soustint le ciel, & les dieux
 Pour guerdon le mirent aux cieux.
 Aussi le dernier de tes œuvres
 C'est vn Discord, tu nous descœures
 Par les sons d'vn diuin accord,
 Ce que fit iamais le Discord :
 Et la France au son de ta corde
 Commence vne honneste discorde
 Encontre toi, pour trop te voir
 Cacher les fruietz de ton sçauoir.*

A DENIS DVRAND.

P*ATROCLE en la guerre des Grecz,
 Fit enfanter mille regretz
 Au cueur vaillant de son Achille,
 Alors qu' Hector victorieux
 Luy filla le iour de ses yeux,
 Soubz vne cuyrassse inutile.
 Aussi mille & mille sanglotz
 Et mil & mil soupirs encloz
 Dedans ma bouillante poitrine,
 l'enfantay, Durand, tristement
 Alors que de ton partement
 Je goustay l'amere aluyne.*

Alors que toymesmes en dueil
 Ayant presque la larme à l'œil,
 Tu prenois congé de ta dame,
 Souflant d'un baiser sauoureux
 L'aigre-doulx venin amoureux
 Jusque au plus profond de son ame.

Mais or qu'il semble que les dieux
 Et que le ciel soit curieux
 De faire contante ma vie,
 Et que ie voy de tous costez
 Mes vielz ennemys endantez
 Se paitre en vain de leur enuie,

Mesmes ores que i'ay tant d'heur
 De voir la Royale grandeur
 De nostre Royne ta maistresse,
 Et que ie vien, d'un libre pas,
 Ceindre tes flancz de mes deux bras
 Tout rauy d'extreme allegresse :

Ie gete aux Gettes, ou plus loing,
 Les durs ennuys, & l'aigre soing
 Qui ma franchise ont bourrelée,
 Et ne veulx iamais plus en rien
 Me chaloir du mal, ne du bien.
 De la fortune escheuelée.

Bien veulx-ie suyure les neuf Seurs,
 Voire abreuuer de leurs douceurs
 Mon ame ardamment alterée,
 Et ores, Durand, te donner
 Le chant que ie vien de sonner
 Sur ma guiterre enamourée.

*Là donc, Durand embrasse moy :
Car ie te prometz que la foy
De nostre amitié ferme & sainte,
Ne par l'oubly, ne par la mort,
Ne par le faucheur le plus fort
Ne pourra iamais estre esteincte.*

SOVHAIT QV'IL FAISOIT AVX CHAMPS,
SE SOUVENANT DE SA DAME.

TANDIS que ie me promeine
Parmy cette belle pleine
Et qu'en resuant ie m'en vois
Promener parmy ces bois,
Ie sens couler dans mon ame
Vn souuenir de ma Dame
Qui me faiçt aussi soubdain
Faire vn tel souhait en vain :
Pleust au dieu par qui i'essaie
Quelle est l'amoureuse plaie,
Que celle qui m'a rauy,
Celle qui tient afferuy
Tout le bon-heur de ma vie
Heureusement afferuie
Fut ores avecque moy,
Pour effacer mon esmoy,
Et pour m'estre aussi traictable
Qu'elle est belle & souhaitable.

*Vrayment s'il estoit ainfi
 Je suis seur que le soucy
 Dequoy i'ay la teste pleine,
 Ne me feroit plus de peine:
 Si bien d'vn double baiser
 Je le sçaurois appaiser.*

*Puis la prenant soubz l'aisselle,
 M'en irois avecques elle
 Dans la forest bien auant,
 Et là mieux qu'auparauant,
 Et d'vne plus douce feste,
 L'arracheroy de ma teste
 Ce soing durement enclos
 Qui me trouble le repos.*

A COSME DE LOMENIE.

M*VSE, mere de ma chanson,
 Va voir ce petit enfançon,
 Ce petit Cosme Lomenie
 A qui la douce Polymnie,
 Et le blond Apollon encor,
 Donnerent vne lyre d'or
 Des le iour & l'heure premiere
 Qu'il vit la commune lumiere,
 Afin qu'il chantast quelquefois,
 La gloire des dieux & des Rois,*

*Acablant d'une braue outrance
La force & l'effort d'ignorance.*

*Va le voir, & d'un vers plus doux
Que n'est le sucre, ou le miel roux
Que fait la mousche mesnagere,
Quand elle a d'une æfle legere
Voleté long temps au matin,
Et sucé la rose & le thin:
Chante luy qu'il porte en sa face
le ne sçay quelle douce grace,
Et ne sçay quoy dedans ses yeux,
Qui ne peult que venir des dieux.*

*Chante luy que tes Sœurs compagnes
Laissent leurs eaux & leurs montagnes,
Pour venir tout expres ça bus
L'apaster de leurs doux apastz,
Et que les vierges d'Orchomene
Laissent leur mere Eurydomene,
Pour le cherir sur leur giron,
Ou tousiours estre à l'enuiron.*

*Chante luy l'ardente esperance
Qui brusle le cœur de la France,
Attendant qu'il puisse tanter
L'archet de sa lyre, & chanter
D'une bouche rondement pleine
Quelque subiect de longue aleine,
Si bien que l'Attique & Romain
Luy voyent trauffer de sa main
le ne sçay quoy, dont la mémoire
Surmonte l'une & l'autre gloire.*

Apres auoir chanté cecy
 Va ten, Muse mon cher soucy,
 Va ten au Pere & le rechante
 D'yne voix autant allechante.
 Mais diſ luy qu'au terme prefix
 Que Iunon fit naiſtre ſon filz,
 Mille roſſignolz en ſa couche
 Vindrent ſur ſa petite bouche
 Degoifer mile & mile ſons
 De mile mignardes chanſons :
 Tandis que mile & mile abeilles
 Bruyant mile douces merueilles
 Deſſendoient, tout expres, du ciel
 Pour combler ſa bouche de miel.

Depuis tes Compagnes l'oſterent
 A ſa nourriſſe, & l'emporterent
 Au feſte des tertres iumeaux,
 Sur le bort des doctes ruyſſeaux,
 Et là de mainte fueille verte
 Sa teſte fut ceincte & couuerte,
 Apres auoir laué ſon cueur
 D'yne pegafine liqueur.

Ores ceſte troupe le garde,
 Le cherit, l'apaste & regarde
 Que les loups ſortans de ces bois
 Ne viennent enrouer ſa voix.
 Tandis i'aperçoi ſon enfance
 Se changer en creſpe iouuence,
 Et voi ſon printems qui meurit,
 Ainçois qui ia deſia fleurit :

Et bien tost, ainsi que i'espere,
 Je la verray deuant son pere
 D'une Lire & d'un pouce prompt
 Luy faire raieunir le front,
 Alors qu'affis dans vne chaise
 Je le verray remply d'un aise,
 Qu'on ne pourra parangonner,
 Pour l'ouyr si bien fredonner.

AVX NYNFES DV LOTH,

Pour careffer Paschal passant par Cahors.

NYMFES du Loth, qui soubz ses ondes
 Tressez voz cheueleurs blondes
 D'un doigt pallement coloré,
 Saillez de vos seiours humides,
 Pour oüyr de mon luth doré
 Les sons par qui les Pegafides
 Me rendent en France honoré.

Et bien qu'encor ie ne repande
 Les saintz honneurs de vostre bande.
 Les faisans bruyre en l'vniuers,
 N'en plaignez Brunettes, l'atente,
 Puis que de mes accords diuers
 Les dieux iusqu'au ciel ie contante
 Les paissant du miel de mes vers.

Car si mon emprise n'est vaine,

*l'iray bientost des bords de Seine
 Sur voz riuages amener
 Les Vierges qu'enfanta Memoire,
 Pour voz merites fredonner,
 Et faire qu'en bref vostre gloire
 Puisse la terre enuironner.*

*En ce pendant, Nymphes sacrées,
 Allez dans voz plus belles préés,
 Moissonner les plus belles fleurs,
 Afin d'en enioncher les places
 Par où le chantre des neuf Sœurs
 Paschal, le bien aimé des Graces
 S'en va gouster de voz douceurs.*

*Nul mieux que luy ne peult aquerre
 Quelque bonheur à nostre terre,
 La faisant bien vouloir aux Dieux,
 Et nul mieux que luy ne reuelle
 Les secretz mysteres des cieux,
 Ni nul de la Muse eternelle
 Le hault vol ne balance mieux.*

*Monstrez vous donc, Nymphes mignardes,
 Monstrez vous librement gaillardes,
 A l'arriver de mon Paschal,
 Et sur la montaigne prochaine,
 Ou deffoubz les vmbres d'un val,
 Ou par l'estendu de la pleine,
 Commancez de mener vn bal.*

*Et celle d'entre vous qui chante
 D'une bouche plus allechante,
 Anime quelque hymne nouveau,*

*Vantant la faconde diuine
 Qu'il beut sur le double coupeau,
 Et ceste admirable doctrine
 Qui le fait maistre du tombeau.*

*Naguere, Mignonnes, vous vistes
 L'autre mignon des trois Charites,
 Son Durban l'ornement françois :
 Paschal, Nynfes, vous voiez ores,
 Vous voiez l'autre Arpin ainois,
 Et bien tost vous verrez encores
 Vostre nourrisson Quercynois.*

*Ainsi puissiez vous bien heureuses
 Vn iour sur voz riues herbeuses
 Mon cher Panias apercevoir,
 Mon cher Panias que ie desire
 Nymfes ardamment de reuoir,
 Non moins qu'ardamment ie l'admire
 Pour ses vertus & son sçauoir.*

D'VNE ROSE

CVEILLIE LE PREMIER IOVR DV MOIS DE MAY.

A Pontus de Tyard, Mafconnois.

VN iour comme l'aube en riant
 Saffranoit le ciel d'orient,
 Le viz vne vermeille rose
 Dans vn iardin demy desclose,

Qui me sembla digne du sein,
 Ou des cheueulx, ou de la main
 De la pucelette diuine,
 Qui m'ard le cueur & la poitrine :
 Parquoy m'abaissant doucement
 Je la cueilliꝝ soudainement :
 Mais ie ne l'euz presque amassée,
 Que ie vis demy recoursée
 Ma Nynfe d'vn costé saillir
 Venant aussi pour la cueillir.
 Toutefois las helas sa peine
 Et son entreprise fut vaine :
 Si bien qu'elle entrant en esmoi,
 Resta confuse aupres de moi,
 Tout ainsi qu'une Tourterelle,
 Ou tout ainsi qu'une Arondelle
 Quand elle a cherché longuement
 Quelque petit nourrissment
 Pour ses petitꝝ, & qu'elle cuyde
 Leur en remplir le ventre vuyde
 Douloureuse & triste deuiet
 Lors qu'à plain vol elle reuiet,
 Et ne void comme de coustume
 Rien dans son nid que de la plume
 Depuis ma Pucelle voiant
 Que ie m'alois esbanoyant
 De ceste rose vermeillette,
 S'en vint vers moi mignardelette
 Et me baisant plus de cent fois
 Me dict d'une doucette voix :

Si tu sentiꝝ onques en l'ame
 L'ardeur de l'amoureuse flame,
 Je t'adiure de me donner
 Ceste rose, pour en orner
 Le beau chapellet que i'apreste
 Pour orner l'honneur de ma teste,
 Et si tu le fais desormais,
 Mon cher Magni, ie te prometꝝ
 Pour les filles d'Eurydomene,
 Par la Déesse qui les mene,
 Et par celuy d'entre les dieux
 Qui domte le maistre des cieux,
 Je te prometꝝ, quoy qu'il aduienne,
 N'estre iamais autre que tienne,
 Et te prometꝝ qu'autre que toy
 Ne sera seigneur de ma foy.

Deꝝ qu'elle eut finy sa parolle,
 Je sentiꝝ l'Archerot qui volle
 Desbander vn traict d'or vainqueur
 Qui perça l'yn & l'autre cueur :
 Et soubdain ie tendy la rose
 Non encor qu'à demy desclofe,
 Et la doucette aussi soubdain
 La print doucement de ma main,
 Toutefois ainsque de la tendre,
 Et deuant qu'elle la vint prendre,
 Je luy dy, par le Delien,
 Et par le chaur Castalien.
 Genre des Dieux & de Memoire,
 Je te pry, ma Nymfe, de croire,

(Si ie ments puiffes tu tousiours
 Estre rebelle à mes amours)
 Que iusques à tant que la Parque
 M'enuoie en l'infernale Barque,
 Ie ne cesserai de t'aimer,
 De t'honorer, de t'estimer,
 Et maugré la despite enuie
 T'auoir plus chere que ma vie.

Voilà comment vn beau matin
 Ie gagnay dans vn beau iardin
 Le cueur de ma Nymfe adorée
 Par cette rose colorée,
 Que ie vien ores de sonner
 Sur mon Luth, pour te la donner :
 Afin, Pontus, que tu la mettes
 Au carreau des fleurs vermeillettes
 De ton parterre Masconnois.

Qu'ainfi puiffai-ie quelque fois
 Acorder si bien sur ma lyre
 L'estonnement dont ie t'admire,
 Que ie me puisse à droict vanter
 D'auoir sceu ta gloire chanter.

DE LA CONVALESCENCE DE MICHEL
 PIERRE DE MAVLEON.

SVS sus, Garson, donne ma lyre,
 Et t'en vien pour m'aider à dire

*Vn chant qui porte iusqu'aux cieux
 Vn grand merciꝝ à tous les dieux,
 Puis qu'ilz n'ont voulu mettre arriere
 L'humble vœu de nostre priere,
 Et qu'ilz daignent chasser bien loin
 Nostre tristesse & nostre soin.*

*Sus, sus, Amys, que toute plainte
 Demeure en voꝝ bouches esteinte,
 Changeant ces lamentables sons
 En mille ioieuses chansons.*

*Et toi docte & saincte Tolose
 Ne sanglotte plus, & n'arrose
 Desormais, du lac de tes pleurs,
 Ces prez, et ces nouvelles fleurs,
 Les bons dieux n'ont mis ta priere
 Non plus que la mienne en arriere,
 Et non moins que de moi bien loin
 Chassent ta tristesse & ton soin.*

*Voicy ton Durban qui t'honore
 Qui vit & qui ne laisse encore
 Par le traict de la mort malin,
 Ton cher Languedoc orfelin.
 Voilà la feüire enuenimée
 Qui trop ardamment animée
 Luy cuidoit haster le trespas,
 Qui s'enfuit boiteuse là bas.
 Voilà son front, voilà sꝛ face,
 Qui reprend sa premiere grace,
 Et le palle honneur de son teinct
 Qui defia defia se repeinct.*

*Sus donc, amis que lon commence
 En rond vne gaillarde danse,
 Et qu'on chante vne hymne en l'honneur
 Des dieux par qui vient ce bon heur.
 Qu'on face mille railleries,
 Mille folastres iaseries,
 Qu'on dresse mile & mile ieux
 Contre noz souciꝝ outrageux.
 Si bien que ceste fiere angoisse
 Iamais plus ne nous apparaisse,
 Et que ces antres & ces bois
 S'egayent aux sons de noz voix.*

*Ne voyez-vous, Bande connue,
 Le roy des dieux, l'assemble-nue
 Qui, de nostre aise soucieux,
 Raffereine l'air & les cieux ?*

*Ne voyez-vous Phebus encore,
 Ne voyez-vous comme il redore
 Ce iour tant heureux & tant beau
 Des raiꝝ dorez de son flambeau ?*

*Ne voyez-vous, tourbe diuine,
 La Garonne, qui s'achemine,
 Plus roide & plus claire en la mer
 Pour son bon heur y parfemer,
 Afin que le vent hors de l'onde
 Le resouffle encores au monde
 Et que le monde à l'aduenir
 S'en puisse encores souuenir ?*

*Voyez le ciel ce grand chef d'œuure,
 Qui deça, qui de la desqueuure*

Sa face & son front raboté.
Voyez, voyez d'autre costé
Tant de roses freschement nées,
Qu'il repand sur les Pyrenées,
Tesmoignant quel bien est celuy
Que nous receuons aujourd'huy.
Sus donc, amys, qu'on recommance
En rond vne gaillarde danse,
Et qu'on chante vn hymne en l'honneur
Des Dieux par qui vient ce bon heur.
Qu'on face mille railleries,
Mile folastres iaeries,
Qu'on dresse mile & mile ieux
Contre noz souciꝝ outrageux.

Et toi de qui la France s'orne
Docte Paschal, ne sois plus morne,
Sors de ta chambre, & vien icy
Comme nous meurtrir le soucy.
Vien t'en danser, vien t'en esbatre
Auec ceste bande folastre,
Et t'en vien dresser les autelꝝ
Promis aux grandꝝ dieux immortalꝝ.

Nostre cher Durban, ton cher Oreste,
Nostre cher Durban tout celeste,
Des dieux & des cieux le tresor
Reuit sain & gaillard encor.
Voilà sa fieüre enuenimée
Qui, trop ardamment animée,
Luy cuidoit haster le trespas
Qui s'enfuyt boiteuse là-bas.

*Voilà son front, voilà sa face
 Qui reprend sa première grace,
 Et le palle honneur de son teint
 Qui defia defia se repeint.*

A AMBROISE DE LA PORTE.

LORSQUE ton Garçon i'aperceuz,
 Lorsque ce liuret ie receuz
 Ce liuret de doctes folies,
 Qui de ses graces bien polies,
 Et qui pour estre ainsi parfait
 Nous descouure assez qui l'a fait,
 Sçais tu que ie faisois, la Porte,
 le folastrois en mainte sorte
 Avec la Nymfe en qui ie vi,
 La Nymfette qui m'a rauy,
 Et par qui ie cheriz ma vie
 La voiant comme moi rauie,
 Mais si deuant que de le voir,
 Et deuant que le recevoir,
 Maugré noz angoisses flestries,
 Nous faisons mile folastries :
 Aussi tost que ton liure entra,
 Ma nymfette refolasttra,
 Et moi soubdain avecques elle
 Folastrai encor' de plus belle.

Depuis à lire ie me metz,
 Et lors elle plus que iamais
 Se print à folastrer & rire:
 Apres elle se mit à lire,
 Et lors plus que deuant aussi
 Le vins à folastrer ainsi.

Voild comment ton petit liure
 Nous faisoit folastrement viure.
 Mais quoy? voicy tantost le soir,
 Qui nous garde de rien plus voir,
 Tout enialoufé, ce me semble,
 De nous voir folastrer ensemble,
 Et c'est, mon Ambroise, pourquoi
 Ma folastre Nymfette & moi,
 Cessasmes de plus nous esbatre
 En ce passetemps si folastre:
 Elle d'vn costé s'absentant,
 Et moi de l'autre m'écartant,
 Attendant la nouvelle Aurore,
 Afin de folastrer encore,

Mais puis que c'est par ton moyen
 Que i'ai peu recouurer ce bien
 De folastrer avec la belle,
 Qui m'estoit parauant rebelle
 Me rongeant de mille souciç,
 Je t'en rendz mile grands merciç,
 Et te prometç, par celle trope
 Qui suyt la royne Calliope,
 Si ie puis iamais rencontrer
 Le moyen de refolastrer,

*De faire en sorte que tu puisses
 Voir ces folastres exercices,
 Afin, la Porte, que tous trois
 Folastrions ensemble à la fois.
 Et que ton liuret ie te paye,
 D'une recompense aussi gaye,
 Que ie te donne gaiement
 Ces gayetez en paiement.*

A S'AMIE.

ET quoy, ma Nymfette sacrée,
 Les vers de ma Muse sacrée,
 Les vers mignards qu'elle a chanté,
 Ont ilz ton esprit enchanté
 Jusques à, Mignarde, te rendre
 Conuoiteuse de les apprendre ?
 Le miel de leur sainte douceur,
 Leur miel des tourmens effaceur,
 A il si bien oingt tes oreilles,
 Qu'il t'enchanté de mes merueilles,
 Et te face ainsi faire cas
 De tous mes fredons delicatz ?
 Vraiment, ma Nymfette sacrée,
 Puis que ma Muse te recrée,
 Et puis que tu fais ainsi cas
 De tous mes fredons delicatz,

*Je te prometç, Nymfe sucrée
 Par les beautez de Cytherée,
 Par les traitçz & par le brandon
 Du petit archer Cupidon,
 Je te prometç de ne rien dire
 D'oresnauant dessus ma lyre
 Qui puisse les Dieux contenter,
 Sans à tes yeux le presenter.
 Mais aussi si ie te voi lire,
 Et lisant, si ie te voi rire
 Tremoussant de contentement,
 Je veulx qu'aussi soubdainement
 Ta bouche tu me viennes tendre,
 Pour vn doux baiseret en prendre,
 Nous faisant en vn mesme tens
 Tous deux également contens.*

*Veulx tu pas donc, Nymfe mignarde,
 Nymfe chastement fretillarde,
 Pour desraciner mon soucy
 Veulx tu pas donc qu'il soit ainsi?
 Là donques, Nymfette mignarde,
 Nymfe chastement fretillarde,
 Pour desraciner mon soucy,
 Dis moi que tu le veulx ainsi.
 Et tu m'orras si tu l'accordes
 Contr'accorder si bien les cordes
 De mon luth, en chantant ton bruidç,
 Quel's r'exempteront de la nuitç.*

*Mais aussi, Nymfe semillante,
 Si tu pensois apparoir lente*

*A ce complot me consentir,
Tu t'en pourrois bien repentir.
Par ce que volontiers la Muse
Se fache quand on la refuse,
Et que le refus d'un baiser
Ne la peut iamais appaiser.
Tant & tant elle se despite
Quand elle se void escondite :
Ou, quand trop longtems on attend
D'accorder ce qu'elle pretend.*

*Là donc, ma petite colombe,
Là donc ma petite, ne tombe
En tant d'erreur que de vouloir
Mettre la Muse à nonchaloir :
Puis que ceste sainte Pucelle
Te peut faire viure immortelle,
Faisant vn iour de tes beaux yeux
Deux belles estoilles des cieux,
Et que tu peulx embler son ame
D'un baiseret confit en basme,
Baiseret tel que ie t'en vois
Donner à ton frere par fois,
Alors que, sagement folastre,
Ie le voy, Nymfette s'esbatre
A cuillir des lis argentez
Sur ta bouche de tous costez.*

*Quant à moy, ie t'ose promettre
Si tu le fais, de faire vn metre,
Qui maugré la rigueur du temps
Eternisera ton printemps,*

Faisant apparoiſtre ta face
 Qui le nacre & l'iuoire efface,
 Auſſi belle au bout de cent ans
 Comme elle eſt belle en ton printemps.
 Et telle aujour d'huy ſe dit belle
 Comme vne Charite nouvelle,
 De qui la beauté ny l'honneur
 N'auront tant que toi de bon heur,
 Perdant tout en vn meſme eſpace,
 La memoire avecques la grace,
 A l'heure que la palle mort
 Luy fera ſentir ſon effort.

D'VN BAISER RECEV DE S'AMIE,

A Gratian Chandon Maſcounois.

CELLE de qui les yeux m'ont pris,
 M'allechant d'une œillade douce,
 Et pour qui l'enfant de Cypris
 M'a tiré cent traitz de ſa trouſſe,
 Ploioit vn iour ſur ſon giron
 Vn mouchoir rouge à l'environ
 D'ouurage traſſé de ſon pouce.
 Tandis des cifeaux qui pendoient
 Mal nouëz au flanc de la belle,
 Gliffant lentement descendoient
 A mes piedz ſoubz ſon eſcabelle:
 Et moy qui l'apperceuz ſoubdain

*M'abaiffant ie les prins en main,
Pour les rendre à ma Colombelle.*

*Elle adonc d'une basse voix
Me dist, allegrement humaine,
Tu pourras gouster quelque fois
Le fruit que merite ta peine,
Ie dis alors que ce seroit
Toutes les fois qu'il luy plairoit
Tant ie craignoi qu'elle fust vaine.*

*Aussi tost qu'elle m'entendit,
Nous écartant de la presence
De sa mere, elle me tendit
Sa bouchelette en recompense,
Et d'un doux baiser sauoureux
Me fit doucement bien heureux,
Me flatant de ceste acointance,*

*Voy donc CHANDON, quel est mon bien,
Et quel le vouloir de ma dame,
Qui veult pour plus me rendre sien
Ralentir l'ardeur de ma flame,
Et la ralentant me donner,
Ainçois plus tost me fortuner
D'un baiser de musc & de basme.*

*Puiffai-ie encor' par terre voir
Les ciseaux de ma Nymfelette,
Et les luy baillant recevoir
Un baiser de sa bouchelette,
Puiffes-tu tandis de tes vers
Faire entendre à tout l'yniuers
Cette auanture nouuelette.*

AV SONGE.

SONGE heureux, qui m'as ceste nuit
 Faict sauouuer le diuin fruit
 Que i'aten cueillir de ma dame,
 Pour iuste guerdon de ma flame,
 Songe heureux qui m'as suscité
 Tant & tant de felicité,
 Pleust à Iupiter que tu fusses
 Au reng des dieux, & que tu peusses
 Tousiours aparoiſtre certain,
 Sans estre plus appellé vain.

Ah Songe heureux ! ceste cruelle
 Qui d'vne ardeur continuelle
 Me brusle, fiere, iusqu'aux os,
 Tu m'as ceste nuit en repos
 Douce faict voir, dedans ma couche,
 Tu m'as faict sucer sur sa bouche
 Du nectar plus delicieux
 Que cestuy là qu'on boit aux cieux,
 Et des mannes sur sa languette
 Plus douces que le miel d'himette.

Vraiment, Songe, ie te prometç,
 Si iamais plus tu me permetç
 Tous ces petitç passetemps prendre
 Auec ma Nymfelette tendre,

Que tout ce qu'on te faict de tort
 T'appellant frere de la mort,
 Je vangerai d'un vers seure
 Fut ce contre le mesme Homere.
 Et quand bien tu serois reclus,
 Et iamais n'apparoistrois plus,
 Je ne lairray pourtant à dire
 Sur les nerfz sacrez de ma lyre
 Ta faueur, & ce diuin fruit
 Qui par toi m'a peu cette nuit.

Là donc desormais ma cruelle,
 Brusle moi iusque à la mouëlle,
 Fuy t'en, & t'absente de moi,
 Je te retiendrai maugré toi
 (Au moins si ce songe agreable
 M'est encor autant amiable)
 Et maugré toi, pour m'apaiser,
 Je me paistray de te baiser :
 De mainte douce flaterie,
 De mainte douce facherie,
 Et de maint doux chatouillement,
 Redoublant mon contentement.

A IAN DE LOMENIE.

TOVSIORS Apollon de sa main
 Ne darde vn garrot inhumain
 Sur les Grecz exhalant son ire,
 Quelque fois il s'esbat à dire

*Sur son archet melodieux
 La gloire du pere des dieux.
 Aussi sa Sœur toujours en queste
 Ne poursuyt le trac d'une beste,
 Quelque fois par les prez mignardz,
 Ou dans les ruisseaux trepillardz,
 Soubz leurs vndes argentelettes,
 Avec ses belles Nymfelettes,
 Son labeur doucement cuyfant
 Va doucement amenuyfant.*

*Toujours la Royne Calliope
 Carollant avecques sa troppe,
 Ne repand le sucre & le miel
 De ses chansons filles du ciel :
 Quelque fois demy lasse elle entre
 Dans la solitude d'un antre,
 Et là, loing des raiç du Soleil,
 Prend le repos d'un doux sommeil.*

*Aussi l'enfant de Cytherée,
 Toujours, de sa fleche dorée,
 Ou de son traict plus rigoureux,
 Ne poingt toujours les amoureux.*

*Toutes choses ont quelque treue :
 Si le soing aujourd'huy nous greue,
 Nous faisant desperer un bien,
 Lendemain nous n'en sentons rien.
 Mais quoy, Nantiac? soit que l'Aurore
 De pourpre les Indes colore,
 Ou soit que la torche des dieux
 Eschauffe la terre & les cieux,*

Ou que la nuit hors sa barriere
 Commence sa noire carriere,
 Toufiours ie te treuve veillant,
 Toufiours pensif & trauaillant
 Sur ces proces, sur ceste engence
 De serpens qui couue la France,
 Et qui ronge à maints pour autruy
 Le cœur d'vn eternal ennuy.

Le Temps qui nostre age esperonne
 Ne laisse rien qu'il ne moissonne,
 Et le ciel borne nostre cours
 D'vn petit moncelet de iours.
 Là doncques, bien heure ta vie

Puis que le venin de l'enuie,
 Et que les feuz d'ambition
 N'ont troublé ton affection :
 Puis encor' que les neuf Déesses,
 Les neuf diuines Chanteresses
 T'ont abreué sur leurs coupeaux
 De la liqueur des saints ruisseaux,
 Tu peulx trop mieux, mon Lomenie,
 Bienheurer le cours de ta vie,
 Et peulx, si tu le veulx, trop mieux
 Viure content comme les dieux :

Quelque fois, mon Nantiac, eslire
 Quelque beau chant dessus la lyre,
 Et le chantant quelque autre fois
 Acorder ta lyre à ta voix :
 Aller encor par la nuit brune,
 Soubz les clers rayons de la Lune,

*Avec les Muses dans vn val,
 Ou dans des prez danser au bal :
 Et voir Phebus emmy la danse
 Qui guide, premier, la cadence
 Et qui les fait danser aux sons .
 De son luth, ou de ses chansons :
 Lire apres Ouide, Catulle,
 Iehan second, Flamin, ou Marulle,
 Afin de mieux iecter au loing
 La morne atainte de ton soing :
 Ou bien si tu veux, plus seure,
 Fueilleter vn diuin Homere,
 Ou vn Virgille, afin de mieux
 Viure content comme les dieux :*

*Voila qui peult, mon Lomenie
 Doublement bienheurer ta vie :
 Ou soit pour n'auoir plus d'ennuy
 Pour le tort ou le droict d'autruy,
 Ou soit pour quelque fois eslire
 Mille fredons dessus la lyre,
 Et gagner d'vn bruiet merité
 L'honneur de l'immortalité.*

*Sus donc Nantiac, soit que l'Aurore
 De pourpre les Indes colore,
 Ou soit que la torche des dieux
 Eschauffe la terre & les cieux,
 Ou que la nuit hors sa barriere
 Commence sa noire carriere,
 Ne fois desormais si veillant,
 Si songecreux, si trauaillant*

*Sur ces proces, sur ceste engence
 De serpens que couue la France,
 Et qui ronge à maints pour autruy
 Le cueur d'vn eternal ennuy.
 Te souuenant du roy de Dele,
 De la chasseresse Pucelle,
 De la Muse à la belle voix,
 Et de l'Enfant porte-carquois,
 Desquelz l'vn refrenant son ire
 La peste aux Grecz tousiours ne tire,
 L'autre par les forestz tousiours
 Ne gaigne les Cheureulx au cours,
 L'autre sur la beffonne crope
 Tousiours ne chante avec sa trope,
 Et l'autre d'vn traict rigoureux
 Ne poingt tousiours les amoureux.*

A TROIS DES PLUS EXCELLENTS POETES
 DE SON TEMPS.

S*I la langoureuse destresse,
 Que i'endure pour ma maistresse
 M'estreinct & seche sur le pié,
 Elle n'est toutefois si forte,
 Que parfois ie ne me conforte
 Du bon heur de mon amytié.
 Car soit que son luth elle accorde,
 Ou soit que l'acordante corde*

Elle contr'acorde à sa voix,
 Ou soit que disposte elle balle,
 Ou que sur sa toile elle egalle
 Quelque ourage de ses beaux doitz,
 Bref, quelque chose qu'elle face,
 El'le fait d'une telle grace
 Qu'à bon droit le maistre des dieux
 Changeroit sa forme diuine
 En celle d'un Beuf ou d'un Cygne
 S'enamourant de ses beaux yeux.

Mesmes le Troyen, s'il l'eust veüe,
 L'eust plustost que Venus pourueüe
 Du pris de la beauté des trois,
 Et pour elle vne horrible guerre
 N'eust pas ensanglanté la terre
 Du sang de tant de puissans rois.

Aussi tout ce dont la nature
 Peult orner vne creature,
 Et tout ce que le ciel encor',
 Et que les astres ont de digne,
 S'est écoulé dans ma Cyprine,
 S'enrichissant de leur tresor.

Sus donc Ronsard, Bellay, Iodelle,
 Accordez la lyre immortelle
 Qui rend immortel vostre loz,
 Et d'un chant qui doucement sonne,
 Chantez ceste douce felonnie,
 Qui me brusle iusques aux os.

Ainsi, mon Ronsard, ta Cassandre
 Douce, à ton col se vienne pendre

Ne fraudant tes doctes labeurs,
 Ainsy Bellay, pour ton Oliue
 Nostre posterité t'escriue
 Au reng des plus diuins harpeurs.

Et toi, Iodelle, ainsy la Muse
 Retiue, son luth te refuse,
 Si iamais tu le veux tanter,
 Iusqu'à tant que tu nous descœures
 Quelquun de tous ces diuins œures
 Que ieune, elle t'a faict chanter.

Vous trouuerez en ma maistresse
 Poly le front, blonde la tresse,
 Et le teinct blanchement vermeil,
 Vne douceur parmy sa grace,
 Vne clarté parmy sa face,
 Qui fait honte au mesme soleil.

Vous trouuerez en elle encore
 Vne froideur qui la decore
 Comme vn present venu des dieux,
 Mais pourtant prenez vous bien garde
 S'il aduient qu'elle vous regarde,
 Quel' ne vous brusle de ses yeux.

VOEV A VENVS,

Pour enamourer sa dame.

CELVY de tous ceux que i'ai mis
Au plus hault rang de mes amis,
Qui le plus affecte la gloire
Des neuf filles de la Memoire,
Mon Belleau qui sent comme moi
Les traictz de l'amoureux émoi,
Comme moi prend ores adresse
Vers toi amoureuse Déesse
Qui nous ardz d'un mesme brandon,
Pour t'offrir comme moi le don
De ces trois pleines corbeillettes
De liq & roses vermeillettes,
Et te supplier d'amoindrir
Nostre destresse, ou d'attendrir
Le fier cœur de nostre maistresse
Qui se plait de nostre destresse,
Fondant, de ton feu chaleureux,
Le glaçon par trop froidureux
Qu'elle cache au fond de son ame,
Si bien qu'elle sente la flame
Et ceste douce cruauté
Que nous sentons pour sa beauté.

Car encor' que ton Filz nous gette
 D'un mesme arc pareille sagette,
 Et qu'il nous contraigne à bon droict
 Tous deux d'aimer en mesme endroit,
 Iamais pourtant la ialousie
 Quoi qu'elle de sa frenesie
 Tourmente les hommes espriz,
 N'a peu tormenter noz espritz:
 Ainçois tousiours pour mesme dame
 Mesme sagette nous entame,
 Et tousiours ensemble viuans
 Mesme bien sommes poursuyuans.

LES MARTINALES,

A François de Charbonier.

PUISQUE l'heure nous commande
 Chere bande,
 De rentrer sur noz esbatz,
 Et que les metz qui languissent
 Se froidissent,
 Commençon par le repas.
 Le bon Denis, le bon Pere,
 Qui tempere
 Les plus alterez courroux,
 S'égaiant de nous voir faire
 Telle chere,
 S'en vient rire avecques nous.

Voyez ces Tigres horribles
 Qui terribles
 Le trainent superbement
 Dans vn char plein de fueillages,
 Et d'ouurages
 Recamez pampreusement.
 Voyez encor ces Menades,
 Ces Thiades,
 Et ces cheurepiés cornuz,
 Qui d'une voix éclatante,
 Discordante,
 Chantent ses ieux reuenuz.
 Voyez ces Nymphes mignardes,
 Fretillardes,
 Qui talonnent pas à pas,
 L'asne qui porte Silene
 Par la plene,
 Pour l'en culbuter à bas.
 Là donc troupe que i'honore,
 Qu'on adore
 Ce Roy des Indes vainqueur,
 Je sens ia defia qu'il froisse
 Celle angoisse
 Qui me martelle le cœur.
 Je sen les raiç de sa flame
 Dans mon ame,
 Dans mes nerfz & dans mes os,
 Si bien que ma maladie
 Refroidie
 Me laisse ores en repos.

Sus amys qu'on laue viste,
l'en suis quicte
l'en ai fait tout le debuoir,
Tant & tant la faim extreme
Froide & blesme
M'espoinçonne de m'asseoir.
Mais quoy ? nostre compagnie
N'est fournie,
Ses rens sont entrecassez,
Paschal qui plus la decore
Est encore
Par la ville à son proces.
Pardonnez dieux celle offense
Dont ie pense
Mon cœur estre ores ateinçt,
Oubliant de voz prophetes,
Et poëtes
Le plus admirable & saint.
Iö, ie l'oy qui demande,
Si la bande
S'enuteillit en l'attendant,
Et si la perdrix tirée,
Reuirée,
S'amaigrit en ce pendant.
Oiez le comme il s'ennuye
De la pluye
Qui l'a moitement trempé,
Et les propos dont il vse,
Pour excuse
De ne nous auoir trompé.

Ainsi le guide de celles
 Neuf pucelles
 Qui m'enflamment de leur feu,
 M'abreuue dans sa poitrine
 Nectarine,
 Du nectar dont il l'a peu.
 Là garçon pren ceste aiguiere
 Lauandiere,
 Le voicy qui vient grand train,
 Sans son Robert, qui s'estuye
 Pour la pluye,
 Trop plus que pour le serain.
 Iö voyez la careffe
 Tenteresse
 Que lui faiët le Cuiffené
 Et le chapeau qu'il apreste
 Sur sa teste
 D'yn verd pampre façonné.
 Dieu gard Paschal, qui les Graces
 Par leurs trasses
 Suyt tousiours d'yn libre pas,
 Et qui d'vne audace fiere
 Ne craint guiere
 Ny le Tems ny le trespas.
 Dieu gard Cappel qui s'en volle
 De l'yn pole
 Iusqu'à l'autre roidement,
 Et qui graue en la prouince
 De son prince
 Son Prince immortellement.

Dieu gard la Nymfe geoliere,
 Doux-meurtriere
 Du repos de Charbonier,
 Qui le tient tant elle est belle
 La rebelle
 Doucettelement prisonnier.
 Dieu gard Charbonier encore
 Qui l'adore
 D'vne flambante amytié
 Souffrant mile & mile peines
 Bien que vaines
 Pour la flechir à pitié.
 Ainsi l'Archer qui te pousse
 De sa trouffe
 Le traict d'or plus émoulu
 L'enflamme comme dans Crete
 L'indiscrete
 D'yn feu chaudement goulu.
 Si bien qu'elle ainsi atteinte,
 Soit contraincte
 De te requerir pardon,
 Te liurant de sa bouchette
 Vermeillette
 Mille baisferetz en don.
 Et r'allechant d'vne haleine
 Toute pleine
 Des parfums de plus grand pris,
 De Nectar, de miel d'himette
 De Ciuete,
 De canelle & d'ambre gris.

Et puis à ton col branchée
 My-panchée
 D'estomac & de menton,
 Te laisse en ta bouche tordre
 Voire mordre
 Son petit poil foleton.
 Ou chercher de ces pommettes
 Les frezettes
 Sur l'albâtre de son sein,
 Ou chercher encor' le reste,
 Moins modeste,
 D'une fretillante main.
 Mais tandis que ceste heureuse
 Rigoureuse
 Me tient en ce parlement,
 Voyez le Dieu de la vigne,
 Qui rechigne
 Contre moi amerement.
 Voyez le comme il agenſe
 Sur sa panſe,
 Son Thyſe d'un puissant bras,
 Pour m'en renuerſer par terre,
 Si plus i'erre,
 Troublant ainſi ſes esbatz.
 Mieux vault donc que ceste faulte
 Clere & haulte
 le repare maintenant,
 Deuant ſa vineuſe face
 Par la place
 Humblenient me proſternant.

Remetz donc, race immortelle
 De Semele,
 Remetz donques ceste erreur,
 Effaçant toutes mes peines
 Et mes veines
 Remplissant de ta fureur.
 Ainsi tout le monde, Pere,
 Te reuere,
 D'vne entiere affection,
 Et tes trouble-sacrifices
 De leurs vices
 Sentent la punition.
 Ainsi par sa prophetie,
 Tirefie
 Puisse predire aux Thebains
 Si craintifz ilz ne t'adorent
 Ou t'honnorent
 Le malheur de leurs desseins.
 Là là de iambe subite
 Va t'en vifte
 Va t'en garçon viftement,
 Trouuer le gentil Nauieres,
 Qui n'aguieres
 Entroit dans son logement.
 Et luy dy que ceste troupe
 Qui cy soupe
 L'adiure au nom des neuf Sœurs
 Qui tous ses souciç abatent,
 Et l'apastent
 De leurs diuines douceurs,

D'abandonner ses querelles
Eternelles,
Et ses gloses & ses loix,
Pour venir chanter la gloire
De bien boire
D'une Stentorine voix,
Pour venir border la table,
Delectable,
Qui presque a courbe le doz,
De soustenir ces viandes
Si friandes
Qu'il en fault manger les os.
O compains troupe gaillarde,
Qu'il me tarde
De nous voir ensemblement,
Tant ie crains qu'arriere il mette
Nostre feste
Pour quelque autre empeschement.
Las helas le garçon monte,
Qui ne conte
Rien de ce que i'atendois,
Tant la mordante fortune
M'importune
Nuiet & iour de ses abois.
Ne laissons pourtant à faire
Bonne chere,
Reboiuons d'autant à luy,
En replongeant dans la coupe
De la troupe
La tenaille de l'ennuy.

D'une ordinaire coustume
 L'amertume
 Gist soubz l'esbat le plus doux,
 Et le plus doux deffoubz elle
 Peste mesle
 S'entremesle avecques nous.
 Puis la sagette encochée
 Descochée
 Ne va si legerement,
 Que font les ans trop auares
 Les plus rares,
 Moissonnant meurtrierement.
 Voyez Paschal nostre guide
 Comme il vuyde
 Ce verre plein de vin blanc,
 Et voyez Piquet qui guette
 Sa musette
 Qui luy pend deffus le flanc.
 Voyez Marsac tout en ioye
 Qui nettoye
 Ceste tasse d'un long traict,
 Et Chabassol qui le passe,
 De la tasse
 Faisant mieux qu'il n'a pas fait.
 Voyez Charbonier qui tranche
 Ceste eclanche
 Puis ce Poulaistre Indien,
 Et comme il donne à la troupe
 Ce qu'il coupe
 Si proprement & si bien.

N'ayez garde qu'il oublie
L'ennemie
Qui le tient emprisonné,
Tant il aime avec la grace
De sa face
Son poil passifillonné,
Non moins dignes en leur gloire
De l'iuoie
Du Petrarque Vandomois,
Que leur rareté si sainte
D'estre peinte
De mon Conte d'Alfinois.
La la Charbonier, courage,
Ceste rage
Qui nous forcene les sens
Pourra bien qu'on n'y trauaille
Ne te chaille,
S'alenter avec le tems.
Je veux Amy, que tu gettes
Iusqu'aux Gettes
Ce soing acharné mastin,
Boiuant ceste coupe pleine
D'yne aleine
En memoire de Castin.
Puis d'yne entreprinse gaie
Qu'on essaie
De boire au tireligot,
Dressant yne neuue guerre
De ce verre
Contre l'humeur de ce pot.

*Paschal enseigne & radresse
 De la presse
 Ceulx qui faillent en cecy,
 Et nous monstre la maniere
 Tauerniere
 D'escarbouiller le soucy.
 Voyez le comme il enserre
 De ce verre
 Les despouilles dedans soy,
 En l'honneur de son Oreste
 Tout celeste,
 Son Durban à qui ie boi.
 Et toy, Capel, qui rauaffes,
 De ces tasses,
 Pren l'vne ou l'autre à ton gré,
 Et boiun d'vn ardant zele
 A Iodelle,
 Ce vin à luy consacré.
 A ce tout diuin Iodelle,
 Qui nous cele
 Trop longtems ses doctes vers,
 Et que le ciel n'a faict naitre
 Que pour estre
 Miracle de l'vniuers.
 O dieux qu'en ceste vesprée
 Me recrée
 La liqueur de ce bon vin,
 A peine en boit à ceste heure
 De meilleure
 Le Gascon ny l'Angeuin.*

Verse encor que i'en regouste,
Je me doute
De n'auoir esté trompé,
Tant ma gorge est animée,
Renflammée
Du iambon qu'on m'a coupé.
O la double douce épreue!
Je le treue
Mille & mille fois plus bon
Qu'à la premiere venue
Suruenue
Par le sel de ce iambon.
Iäch, Iäch, Pere Libre
Je m'enyure,
Couuoiteux de me troubler,
Et ia deia toute chose
Qu'on m'oppose
Voi ce semble redoubler.
Je sens bruyre dans ma teste
La tempeste
D'vn murmure nompareil,
Et dans mes begues oreilles
Des merueilles
Qui m'inuitent au sommeil.
Si tost que ie pers la selle,
Je chancelle
Folastrement estourdy,
Et d'vne langue ennuyante,
Begueyante
Rien à propos ie ne dy.

Si faut il, troupe esbaudie,
 Que ie die
 Noz mysteres esbaudiç,
 Les celebrant sur la harpe
 Qu'en écharpe
 Phebus m'acointa iadis.
 Là donc, Pere, fauorise
 L'entreprise
 Que ie fai de te chanter,
 Et faiç signe à la brigade
 D'vne oeillade
 Qu'il te plait de l'escouter.
 Tant que la mutine rage
 De l'orage
 Faira les eaux écumer,
 Et qu'on verra les carrieres
 Des riuieres
 S'engouffrer dedans la mer.
 Et encor' tant que la Lune
 Le nuict brune
 Renflammera de son front,
 Et tant que deffoubz les vndes
 Vagabondes
 Les baleines repaistront.
 l'honorerai Thyonée,
 Race née
 Du grand pere Olympien,
 l'honorerai tes merueilles
 Nompareilles
 Dieu deux fois né, Bromien.

Te faisant vn sacrifice,
Pur de vice,
D'an en an deuotement,
Sur vn autel faiçt de terre,
Qu'vn lierre
Courirra pampreusement.
Car c'est toi Dieu qui confortes,
Et qui portes
Le repos aux tourmentez,
Arrachant de leurs pensées
Offensées
Les souciꝝ plus endentez.
Sans toi les banquetz sont mornes,
Tu les ornes
Enfant aux ongles dorez,
Tu les ornes & leur donnes
Les couronnes
Dont ilz sont plus honorez.
Sans toi à peine vn chef d'œuure
Se déqueuure,
Pere Indien, Lyëan,
Et les bouches des poëtes
Sont muettes
Pere Bacche, Nysean.
La sainte vnde cristaline
Cheualine,
L'Hypocrene decoré,
Cette liqueur dont ils boient,
Quand ilz doiuent,
Entonner le Luth doré,

*C'est Pere, ta maluoisie
 De Candie,
 Qu'ilz aualent gloutement,
 Ou ce bon gros vin de graue,
 Qui les laue
 De tristesse & de tourment.
 Ainfi donques secourable
 Fauorable
 Me sois tu Pere ioyeux,
 Comme ardemment ie desire
 De te dire
 Le plus gay de tous les dieux.*

A MELIN DE SAINGELAIS.

*SI iamaïs Muses aux beaux yeux,
 Me faisant imiter les vieux,
 Ieune d'ans, vous m'auiez faict dire
 Quelque chanson dessus la lyre,
 C'est ores qu'il nous fault chanter
 Vn vers qui puisse contenter
 Les oreilles d'vn qui contante,
 Ou soit de sa lyre allechante,
 Ou soit des accords de sa voix
 Les oreilles des plus grans Rois.
 Toufours les hommes en leur vie
 S'enflamment d'vne ardente enuie*

*De voir & frequenter tous ceulx
Qui viuans s'exercent comme eux.
Appelle auffi print bien la peine
De s'en aller vers Prothogene,
Et là, tous deux peinctres parfaictz.
Parfaictz amis ilz furent faictz.*

*Ores moi qui viens de repandre
Mile pleurs sur la froide cendre
De mon Salel, m'en viens icy
Croitre l'heur de nostre Quercy:
Agité de l'ardeur diuine
Des neuf filles de Mnemosyne,
Qui me font dire en diuers sons
Toutes ces nouvelles chansons.
Tandis ie cherche ceulx qui prisent,
Ceulx qui saintement fauorisent
Les Muses, & tous ceux encor'
Qui sont riches de leur tresor:
Mesmes vn Melin que i'honore,
Melin qui nostre age decore
De maint & de maint autre chant
Qu'il nous desqueuure en le cachant.*

*Nous n'auons iamais de la chose
Que nous aimons la bouche close,
Le Nocher des vents ou des eaux,
Le Laboureur de ses toreaux,
Le Veneur de sa venerie,
Le Berger de sa bergerie,
Et moi qui n'ai autre desir
Et qui ne puis prendre plaisir*

Qu'à parler de la poésie,
 Je l'ai toujours en fantasia :
 Mesmement, Muses, ie me plais
 Parler souuent de Saingelais,
 Sachant qu'oultre ce qu'il contante,
 Ou soit de sa lyre allechante,
 Ou soit des accords de sa voix
 Les oreilles des plus grands Rois,
 Nul autre parmy vostre danse
 N'imite mieux vostre cadence,
 Et nul mieux que luy par les prez,
 Ou par les bocages sacrez,
 Se retirant loing du vulgaire
 De ses chansons ne vous peult plaire.

Quantes fois sur voz monts herbuз,
 Auez vous veu le blond Phebus,
 Ou vostre Roine Calliope,
 Vous guidant sur la double crope,
 Leur luth en ses mains auancer
 Afin de vous faire danser,
 Sachant que la corde il retaste
 D'une main qui les Roys apaste,
 Comme Apollon apaste aux cieux,
 Le Roy des hommes & des Dieux.

Quantes fois de sa ryme douce,
 Ou des doux fredons de son pouce,
 L'aez vous veu domter les ours,
 Arrester des fleuues le cours,
 Amollir la durté des marbres,
 Arracher la plante des arbres,

Qui s'esgaoient de l'escouter
 Si bien & doucement chanter.
 De moi, i'ay veu des vers qu'il traiffe
 Si plains de fauoir & de grace
 Que Lede ne fit onc si beaux
 Ne si semblables ses iumeaux,
 Que ses vers, qui les ames emblent,
 Les vers de Catulle ressemblent.
 Et si i'aperçoi que les miens
 Soient dignes de vanter les fiens,
 l'espere quelquefois d'escrire
 Comme ardemment ie les admire,
 Et le tort qu'il nous fait aussi
 De les enseuelir ainfi.

A S'AMIE.

LONG temps y a qu'au mylieu d'yne danse
 De ta beauté i'euz telle cognoissance,
 Qu'el'me sembla l'ornement de la France :
 Et des ce temps, sans cesser, ie ne pense
 Qu'à t'honorer & rendre obeissance.
 Mais tant s'en fault que ie trouue assurance
 D'auoir iamais aucune ioüissance,
 Que quand par fois ie suis en ta presence,
 A tous propos tu m'ostes l'esperance
 Que i'ay d'auoir la moindre recompense
 De mon trauail & durable constance.

*Voila pourquoy ie pry ton excellence,
 Puis que iamais ie ne te fis offense,
 Et que ie viz avec ta souuenance,
 De me donner quelque douce allegence :
 Si que l'amour n'ait plus tant de puissance
 Pour me geisner, & me faire nuysance.*

*Et s'il te plaist de faire vne acointance
 De noz deux cœurs par estroicte alliance,
 Et quant & quant, si tu me fais defense
 Qu'inconstamment, ou bien par arrogance,
 A quel qui soit ie n'en donne apparence :
 Ie te prometç, par le Dieu qui me lance
 Et nuit & iour des traictç à toute oultrance
 Qu'en nostre amour i'auray tant de prudence,
 Que de mon sceu, ny de mon ignorance,
 Il ne viendra iamais en euidence.*

A LANCELOT DE CARLE,

E. de Riez.

PLVSTOT Phebus estaindra
 Les raiç de sa clarté blonde
 Plustot Phebé retiendra
 Sa carriere vagabonde,
 Plustot les astres lairront
 Le ciel sans nulle lumiere,
 Plustot les oiseaux pourront
 Viure dans vne riuere,

Et le Cancre acourcira
 Du iour la plus longue borne,
 Ou le iour s'alongera
 Soubz l'astre du Capricorne,
 Plustot que la saincte ardeur
 Des filles de la Memoire
 S'amortisse dans mon cœur,
 Enamouré de ta gloire.

Et qu'hors de mon souuenir
 Iamais on me voye mettre
 Ce que ie sens m'aduenir
 De bon heur pour te cognoistre.

Ou soit, Carle, pour auoir
 Si bien sceu gaigner ta grace,
 Ou soit Carle pour te voir
 Fauorir ma ryme basse.

Ou soit pour vn iour des Roys,
 Pres du plus grand Roy du monde,
 Auoir escouté ta voix
 Paissant son oreille ronde,

Et versant dedans son sein
 Ta merueilleuse doctrine,
 T'auoir veu lire vn dessein
 Que fait le Vendomois Cigne,
 Vn dessein que, docte, il faict
 De sa docte Franciade,
 Où si bien il contrefaict
 L'escriuain de l'Iliade.

O bons Dieux ! de quel debuoir
 Te vis ie adonc, Docte Carle,

Faire estime du sçauoir
 De celluy dont ie te parle ?
 Et nullement enuieux,
 De quel cueur t'ouy-ie dire,
 Comme il imitoit des vieux
 Les meilleurs sons de la lyre ?
 Aussi de quel graue vers
 Ay-ie veu ce grand Terpandre,
 En cent & cent traictz diuers
 Faire tes vertus entendre ?
 Et franchement s'animant,
 En combien de mille sortes,
 L'ay-ie veu, Carle, estimant
 L'amitié que tu luy portes ?
 Or' se disant enflammé
 D'une amytié mutuelle,
 Or' se disant affamé
 De la voir perpetuelle.
 L'Aune se vest au Printems
 Soubz sa parure ancienne,
 Mais i'apperçoys en tout tems
 Augmenter l'amytie sienne.
 Qu'ainfi croisse la faueur
 Par qui mes vers t'ont peu plaire,
 A l'enuy de ta faueur,
 Faueur vers moi non vulgaire,
 Carle, à qui Phebus donna
 Sa lyre d'or rauissante,
 Quand Clion te couronna
 D'une branche verdissante.

A FRANÇOIS DE VERNASSAL.

QUOI que le Temps, quoi que la Parque
 Quoi que la fureur d'un monarque
 Dardent leurs traictz iniurieux
 Sur les interpretes des dieux,
 Jamais Apollon ne les laisse,
 Mais tousiours songneux, les adresse
 Par le sentier mal raboté
 Qui tire à l'immortalité.
 Le Sulmonois hors sa prouince
 Sentit la fureur de son Prince,
 Et maint autre a senty l'effort
 Du temps & de la palle mort.
 Toutesfois leur durable gloire
 Dure eternelle en la memoire,
 Et le temps & la mort n'ont peu
 Faucher l'honneur qui leur est deu.
 O vous donc heureux interpretes,
 Immortelz & sacrez Poëtes
 Qui vous armez de la vertu
 Par qui le Temps est combatu,
 D'une fureur autre qu'humaine
 Surmontant la Parque inhumaine,
 Vous reuelez au nom des Dieux
 Les diuins mysteres des cieux,

*Vous vivez sans fin de leur grace,
 Vous prenez en fin vostre place
 Là hault entre eux, goustant le bien
 Pres duquel tout autre n'est rien.*

*Puissiez vous ainsi de voz lyres
 Adoucir par fois les martires
 Qui me geinent la liberte,
 Si bien que par fois la beaute
 Qui trop aigrement me repousse,
 Me soit plus traictable & plus douce.*

*Et toi qui tiens entre eux le lieu
 Que daigneroit tenir vn Dieu,
 Mon Vernassal, puisses-tu viure
 Des soings entenailliez deliure
 (Quoi que parmy les grans arrois
 Ilz pinsettent les mesmes Roys)
 Et tousiours parmy tant de peines,
 Et parmy tant d'affaires vaines,
 Puisses tu porter comme il fault
 Les sourciçz éleuez en hault.
 Et tousiours d'une gente plume
 Puisses tu comme de coustume
 Trasser ne sçai quoi de si beau
 Qu'il t'affranchisse du tombeau.*

A S'AMIE.

S'IL est ainsi qu'on aime encor là bas,
 Et qu'un amour saintement commence
 Ne puisse en rien, en rien estre offensé
 Du noir tombeau, du temps ne du trespas :

Face la mort ce qu'elle peut sur moy,
 Maulgré son dard i'aimeray constamment
 Et viif & mort en vous tant seulement
 Viuront mon cueur, ma puissance & ma foy.

Viurons heureux, puis donc qu'il est ainsi
 Qu'après la mort on peut encor aimer,
 Et d'autant plus bienheureux s'estimer
 Que moins on a de peine & de soucy.

Là bas les soings, ne les mornes langueurs,
 Ne les regretz, ne les soupçons hagards,
 Les froides peurs, ne les trahistres regards
 Des vrais amans ne tourmentent les cœurs.

Ains tousiours gaiç, soubz les vembrages molç,
 D'un doux baiser affeurent l'amytie,
 Et reuiuans l'une en l'autre moitié
 D'un double bras s'entrelacent les colç.

Là comme icy, le grossier vilageois
 D'un coutre aigu nostre mere ne poingt,
 Ne l'arpenteur là, ne diuise point
 Trompeusement ne les champs ne les bois.

*Là, sont communs les biens plus précieux,
Là, sans trauail la terre les produit,
Et là, iamais le manteau de la nuict
N'embrunit l'air ne la voulte des cieulx.*

*Les doulx Zephirs y ventent en tout temps,
Et les beaux prez tousiours marquez de fleurs,
Et bigarrez de diuerses couleurs,
Sentent le frais d'vn eternel printems.*

*Là, de nectar, & de laiçt & de miel,
Les ruisseletz & les arbres sont pleins,
Et là, iamais les peuples inhumains
Ingratement ne despitent le ciel.*

*Iamais le loup n'y rauit des troupeaux
L'humble brebiz, ou le tendre aiguellet,
Ny le faulcon, le pigeon grasselet,
Ny le daulphin, le poisson dans les eaux.*

*Le cerf craintif n'est iamais pourchassé
Du Tigre fier, ny iamais le serpent
Changeant de peau, son venin n'y respand,
Parmy les prez deffoubz l'herbe mussé.*

*Là comme icy, les ventz plus orgueilleux,
Soufflant aigu d'vn gosier plein d'horreur,
N'emplissent l'air de gresle & de fureur,
Guidant les nefz aux Escueilz perilleux.*

*Là de l'esté les ardenes chaleurs
Ne grillent point le iardin esmaillé,
Et là l'yuer n'a iamais despouillé
Forestz & champs de feuilles ne de fleurs.*

*Là les ruisseaux la glace n'endurcit,
Et là l'vsage, ou la necessité,*

*Avec le tems n'ont iamais fuscité
L'astuce & l'art qui nostre age obscurcit.*

*Là nous irons, là noz douces amours
Doucettement ensemble conduyrans,
Et d'vn plaisir ensemble iouyrans,
D'vn doux plaisir qui durera tousiours.*

*Donque la mort face hardiment sur moy
Ce quelle peult, i'aimeray constamment,
Et vif & mort en vous tant seulement
Viura mon cœur, ma puissance & ma foy.*

A ELLE MESME.

SONET.

I'ENTREVOIOY soubz vn vestement noir,
Le marbre blanc de ta cuisse arrondie,
Lors que ta main ialoufement hardie
Priua mes yeux du bon heur de la voir.

*Dieux, dis-ie adonc, quel est vostre pouuoir,
Quel est le teint de sa cuyffe embellie,
Quelle est l'ardeur de mon ame assaillie,
Et sa douceur qui me paist d'vn espoir !*

*Ne les crayons de Tymanthe ou d'Apelle,
Ne les cizeaux d'vn second Praxitelle
Nous la feindroient si diuinement bien.*

*Qu'ainsi ta main plus benigne deuienne,
Me faisant voir ceste colonne tienne
Sur qui fleurit ton iardin Cyprien.*

A CORYDON, SERVITEUR DE PIERRE
DE RONSARD.

ORES que le Soleil commence
De darder chaudement ses raiç,
Ores que le berger ne pense
Qu'à chercher l'ombrage plus fraiç,
Garde, Corydon, que l'Aurore
N'ameine fi tost le matin,
Que des oeilletz qu'elle colore
Tu n'aies fait quelque butin.

Garde que ton maistre s'esueille,
Qu'il ne t'entreuoye enioncher,
De mainte fleur blanche & vermeille,
A plaine main, tout le plancher :
Et garde tandis qu'il s'apreste
Qu'on face tant soit peu de bruit,
De peur qu'on ne trouble en sa teste
Ce qu'il a composé la nuit.

Mais surtout garde qu'il ne sorte
Pour le danger de la saison
Sans boire, afin qu'il ne raporte
Quelque grief mal en la maison.
La perte seroit trop extreme
Si le bras de la fiere mort,
L'enuoyant au riuage blesme,

Luy faisoit sentir son effort.

*Pren garde encor' qu'il ne se rande
Pour prendre son disner chez luy,
Et que si long temps il l'atende
Qu'à la fin il en prenne ennuy :
Mesme que le vin s'atiedisse
Par paresse d'auoir vn seau
Qui dans son sein le refroidisse
Par la froideur d'vne froide eau.*

*Après auoir leué la table
S'il veult en son estude entrer,
Faiç ne sçai quoi de delectable
Qui le contraigne à foulaster :
Afin que son chef il n'abaisse
Si soubdain apres le repas,
Sur le liure, & qu'il ne se blesse,
S'enuoyant soymesme là bas.*

*Et s'il veult avec la brigade
S'en aller aux champs quelque fois,
Va t'en par la proche bourgade
Choisir le meilleur vin François :
Puis sur le bord d'vne fontaine
A l'ombre de quelque aubespain,
Aporte la bouteille pleine,
Pour luy faire prendre son vin.*

*Faisant cela, tu feras viure
Nostre Ronsard allegrement,
Et noç nepueux lisans mon liure,
Te diront heureux doublement :
Ou soit pour seruir vn tel maistre*

*De qui l'honneur s'esgale aux dieux :
Ou soit, mon Corydon, pour estre
Chery de moy comme mes yeux.*

A CLAUDE MARTIN

LE Poëte est bien miserable,
Qui tachant se rendre admirable,
Pour dérober l'oeuvre d'autruy,
N'inuente iamais rien de luy :
Et plus miserable s'il cuyde
Ou qu'un Catulle ou qu'un Ovide,
Ou qu'un Ian Second seulement
S'espargnent pour son iugement,
Comme s'on ne sçauoit eslire
L'accord discordant de la lyre,
Et iuger, ou trahitre ou parfaict
Le pauure larrecin qu'il faict.

Mais d'autant plus heureux i' estime
Celuy qui d'un vers legitime,
Parmy quelque œuure du tout sien,
Imite un auteur ancien :
Et d'un chant qui ne peult déplaire,
Contente aussi bien le vulgaire
Que le sçauant, & l'un autant
Que l'autre presque il faict contant.
Entremeslant à sa doctrine

Ne ſçai quelle grace diuine,
 Qui peult rauir & les foreſtz,
 Et les campagnes de Ceres.
 Ceſtuy-la, Martin, ne doit craindre
 L'enuieux qui le cuyde poindre,
 Et ne peult longuement penſer
 Par où ſa vengeance auancer :
 Car ny les Muſes, ny les Graces,
 Qui luy font remarquer leurs traſſes,
 Ne le laiſſent long temps ſonger
 Pour ſon offence reuanger.

Là donques Martin, ne te fache,
 Et ne crain celuy qui m'atache,
 Quoyque d'vn trop poignant effort
 Il s'efforce à me faire tort.
 Car ie voy deſia ſon enuie
 Qui ſe bande contre ſa vie,
 L'vne qui dans l'autre ſe paiſt,
 L'autre qui dans elle ſe plaiſt,
 Et qui d'vne fureur extreme,
 Le forcent ſe geiſner ſoymeſme.

Cependant, Martin, nous viurons
 Enſemblement, & pourſuyurons
 Noſtre ordinaire ſolitude,
 Noſtre franchise & noſtre eſtude,
 Et peult eſtre que quelquefois
 Tu poliras ſi bien ma voix
 Soubz l'exemple de ta doctrine
 Qu'el ſemblera celle d'vn Cigne,
 Creue donc, Ialoux eſcriuain

Qui taches me blasmer en vain
 D'un vers faict de fureur extreme,
 Mais beaucoup plus froit que Ialeme.
 Et desormais ne nous faiz voir
 Tant de pourtraictz de ton sçauoir
 Ainçois pour toi seul les reserue,
 Puis qu'ilz sont faictz maugré Minerue.

AVX MVSES,

Pour celebrer sa Gironde.

MVSES qui sur voz coupeaux
 M'auetz faict gouster de l'onde
 Par qui voz Cygnes nouveaux
 Volent immortelz au monde :

Faictes moi ores chanter
 D'une bouche si faconde
 Que ie puisse contenter
 L'oreille de ma Gironde.

Si bien qu'estant le sonneur
 De sa louange feconde,
 Le face entendre son heur
 Par toute la terre ronde.

Ores blasonnant ses yeux,
 Ores sa perruque blonde,
 Or' disant qu'elle est des dieux
 Faicte à nulle autre seconde.

*Bref, mile & mile beautez
Et mile dont elle abonde,
Et mile diuinitez,
Où son esprit elle fonde.*

*Si bien qu'aux sons de ma voix
La dolente Echo responde,
Et que ces champs & ces bois
Sentent ma douleur profonde.*

*Tandis, chanson va la voir,
Et son courage luy sonde,
Pour d'vn amour l'esmouuoir
Lequel au mien corresponde.*

*Mais ie te pry garde bien,
Garde d'estre vagabonde,
Afin qu'el' n'entende rien
Qu'à sa gloire il ne redonde.*

LA COVRONNE DE F. DE CHARBONIER,

Pour auoir le premier regretté Marceline
excellent biberon.

MOI, qui suis des Prestres du Dieu
Qui son front de vigne enuironne,
M'arreste ententif, en ce lieu,
Pour façonner ceste couronne,
Ores de pampre raisiné,
Ores d'vn ferment nouueau-né,

*Et or' du verdissant lyerre
Qui ce vieil edifice enserre.*

*Afin d'en couvrir les cheueux
D'un des mignons de ce bon Pere,
Qui plus gay, luy dresse ses vœuz,
Et qui plus ardant le reuere,
Mon Charbonier qui m'aime autant
Qu'une cheure, alors qu'en broustant,
Où sa pasture on luy fait prendre,
Aime le regect le plus tendre.*

*Car c'est luy qui d'un vers doré,
Et d'une voix toute diuine,
A deuant tout autre honoré
Le noir tumbeau de Marceline,
Respandant sur luy le premier
D'un sacrifice coustumier
Du vin, du lait, des liç, des roses,
Auec du miel, & d'autres choses.*

*Là donc, reçoÿ, mon Charbonier,
Ce saint honneur que ie t'appreste,
Qui ne peult estre le dernier
Qui te doibt honorer la teste :
Et desormais d'un plus hault son
Entonne quelque autre chanson,
A celle fin que i'environne
Tes cheueux d'une autre couronne.*

A S'AMIE.

QVAND ie pense, lane, au tourment
 Qui me trauaille incessamment,
 Pour te voir vers moi si rebelle,
 Ie croi que tu ne fois point celle
 Qui, d'une mignarde fierté,
 M'a captiué la liberté,
 Par ce que dés l'heure premiere
 Que ie vy ta douce lumiere,
 Tu me promis d'auoir pitié
 Quelque fois, de mon amytié.
 Et toutesfois ton œil ne cesse
 D'enfraindre ta iuste promesse,
 Me traictant d'autant aigrement
 Qu'il me fut doux premierement :
 De sorte que s'il perseuere
 En ce traictement si seuere,
 Plus long temps sans me secourir,
 Ie seray contrainct de mourir.

Veux-tu donc qu'ainfi ie demeure,
 Ou qu'ainfi malheureux ie meure,
 Par faulte de ioüyr d'un bien
 Qui ne peult t'offenser en rien ?
 Quoy que de toi seule il dépende,
 Quoi que toi seulette l'entende,
 Et que toi seule de ta main
 Puiſſes trancher mon fil humain.

DES PLAISIRS QU'IL SE PREPARE
AV PRINTEMPS.

A Ian Castin.

TANDIS, Castin, que la ieunesse
Nous respand sa blonde richesse,
Nous faisant viure ensemblement
Soubz vn pareil contentement,
Gardon, Castin, qu'el' ne se passe
Parmy ce vilain populasse,
Toufiours les hommes souhaittant,
Toufiours les tresors couuoitant,
Et toufiours retif à se ioindre
A la vertu qui le vient poindre.

Dez que l'homme a senty la mort,
Il deffend, palle, sur le bord
Du noir fleuve où Charon seiourne,
Et iamais plus il n'en retourne :
Mesme son honneur, & son bien
Là-bas ne luy seruent de rien.

Que vault donc à l'homme d'acquerre
Tant de richesses sur la terre,
Si de ses iours tout le dernier
Il ne luy fault qu'vn seul denier,
Encor' pour garder qu'il le touche
On le luy cache dans la bouche ?

*Viwon, Castin, & n'ayon soing
Que de ce qui nous fait besoing.
L'homme vit de bien peu de chose :
Et la richesse au coffre enclose,
Ne les degrez d'un vain honneur
N'ameinent iamais qu'une peur.*

*Donque tandis que la ieunesse
Nous respend sa blonde richesse,
Nous faisant viure en ce printens
Tous deux egalement contens :
Sorton du liect dez que l'Aurore
Sort du sien, ou plustost encore,
Et nous en allon dans ces bois
Soubz un arbre, escouter la voix
Du Rossignol, qui renouvelle
Les sons de sa vieille querelle,
Puis dez que nous verrons bien hault
Le Soleil nous darder le chault,
Et par le trauers du fueillage
Nous venir brusler le visage,
Retiron nous aussi soubdain,
Tenant l'un de l'autre la main,
Et iamais ne parlant d'affaire
Qui ne soit autre que vulgaire.
Mesme si nous auons compris
Quelque chose dans noz espritz,
Ou soit d'Homere, ou soit d'Horace,
Ou soit de Vergile, ou de Stace,
Pour plus longuement le scauoir
Il le faudra ramenteuoir,*

Et s'arrester afin de boire
 Pour mieux l'enter dans la memoire.
 Puis r'en allant d'aveques moy,
 Je m'en iray d'aveque toy
 Abreuvé de liqueur si douce,
 Moy pour acorder de mon pouce
 Sur ma lyre quelque chanson,
 Toy pour voir ton grand DAVANSON,
 Et pres de luy suget te rendre
 En tout ce qu'il te voudra prendre.
 Car tu ne peulx qu'honneur avoir,
 En faisant, Castin, bon debuoir
 Pres de luy qui, diuin, embrasse
 Ce que peult la Muse, & la Grace,
 Pres de luy, qui daigne par fois
 Escouter mon luth Quercinois,
 Et ses doctes oreilles paistre
 Des vers que ma Muse fait naistre.
 Apres des que viendra le soir
 Castin, il nous faudra reuoir,
 Et sur le riuage de Seine,
 Aller sçauoir qui s'y promeine,
 Et là tous deux ensemblement
 Nous promener gaillardement.

D'VN BOVQVET DE S'AMIE, ET DE CVPIDON.

A Philippes Le Brun.

PVISQVE l'enfant de la Cyprine
 M'enflamme ardemment la poitrine,
 Et que mes pleurs & mes sanglotz
 N'annoncent qu'un amour encloz :
 Pourroy-ie bien la gloire dire
 D'un autre Dieu, dessus ma lyre,
 Et soit de nuict, ou soit de iour,
 Songer, penser qu'en mon Amour ?
 Là donques, le Brun, ne t'estonne,
 Si plus graue obiet ie n'entonne,
 Et si ie passe ainsi mes ans
 En ces exercices plaisans :
 Car nul n'est franc de la sagette
 Qui rend ma liberté subgette.
 Par elle aussi le Roy des Dieux
 Souuent abandonne les cieux,
 Contrainct de nourrir dans son ame
 L'ardeur de l'amoureuse flame.
 Je m'attens, le Brun, toutefois,
 D'amortir si bien quelque fois
 La chaleur qui trop me maistrise,
 Que si Phebus me fauorise
 Comme il a faict iusques icy,
 Je combleray nostre Quercy,

*Mesme mon Loth, de telle gloire
 Qu'à droict ceulx qui boient la Loire,
 La Saone, la Seine & le Loir
 Ne me mettront à nonchaloir.*

*Tandis, ie te veulx faire entendre,
 Que ie viz ma Nymfette tendre
 Finement blanche comme lait,
 Doucette comme vn aignelet,
 Et fleurant comme marioline
 Dans vn iardin l'autre sepmaine,
 Qui penchant sa face & son sein
 Cueilloit vn œillet de sa main,
 Puis vne belle rose blanche,
 Puis vne marguerite franche,
 Puis du mastic, puis du muguet
 Afin d'en faire vn beau bouquet.*

*Amour tandis en embuscade,
 Dedans vne rose muscade,
 Secret, s'estoit venu cacher,
 Pour sus elle vn traitt descocher.
 La rendant d'vne ardeur nouvelle,
 Autant amoureuse que belle.
 Mais elle soubdain la cueillant,
 Et d'vn fil gris l'entortillant,
 Avec ses autres fleurs, fit vaine
 De l'Archer l'emprise & la peine :
 Si bien qu'ataint de ses beaux yeux,
 Il cuyda reuoler aux Cieux.*

*Mais il ne sceut rauoir vne œsle,
 Que ma tendrelette Pucelle*

*Auoit estrainct, en agensant
 Son petit bouquet verdissant.
 De sorte que remply de craincte,
 Craignant soy mesme son ateincte,
 Et s'allegeant d'vn doulx souspir,
 Il fut contrainct se retapir.*

*Depuis elle mit soubz la toile
 Ainçois soubz ce bienheureux voile
 Qui couure son teton iumeau,
 Son bouquet mignonement beau.
 Et deslors le Dieu d'Idalie
 Vit sa poictrine bien polie,
 Qui s'enfloit de chasque costé
 D'vn tertre de lait caillotté :
 Si bien qu'il desdaigna deslheure
 Les plus beaux lieux de sa demeure,
 Pour demeurer sur le milieu
 Du paradis de ce beau lieu.*

*Voilà comment Amour habite
 Dans le sein de ma Marguerite,
 Mille traictz à ceulx descochant
 Qui s'en vont trop près aprochant.*

A REMY BELLEAV.

A PRÈS auoir traissé mon liure,
 Pour plus long temps le faire viure,
 Et croistre son honneur fatal,
 l'en fais present à mon Paschal :

*Par ce qu'oultre la congnoissance
Qu'il a de chascune science,
Le sçay tresbien qu'il m'aime mieux
Que la lumiere de ses yeux.*

*Aussi quand ie finiz mon liure
Pour plus long temps le faire viure,
Et croistre son honneur plus beau,
Ie le finiz par mon Belleau :
Par ce qu'oultre la sainte flame
D'Apollon, qui brusle son ame,
Le sçay tresbien qu'il m'aime mieux
Que l'vn & l'autre de ses yeux.*

*Oyez donc, couple bien eslüe,
Vostre Magni qui vous salüe,
Par l'vn son liuret commençant,
Et par l'autre le finissant :
Et desormais parmy la France
Armez vous contre l'ignorance
Si vous la voyez esclancer
Pour mon liurelet offencer.*

*En ce pendant ie me retire
De plus fredonner sur la lyre
Tant & tant d'amoureux esbatz,
Tant d'amorces & tant d'appastz,
Enflammé de tenter vn œuure
Qui mieux d la France dequeuure
Ce que peult la grace & la voix
D'vn nourrisson du Quercinois.*

*Adieu donc, ma lyre dorée,
Adieu, ma lyre enamorée,*

Adieu mignardeletz esbatz,
Adieu mignardeletz apastz,
Adieu baisers, adieu bouchette,
Adieu Nectar, adieu Nymfette,
Vous m'avez trop & trop long tems
Enchanté de voz passetems.

FIN.

P. DE RONSARD

A Oliuier de Magni.

*Q*u'on me dresse vn autel, que nomper on m'ameine
 Trois porcs, & trois agneaux frisez de noire leine,
 Qu'on me tire du vin pour verser dans le feu :
 Je veulx faire aujourd'hui publiquement vn vœu
 Deuant toute la France, & deuot, me contreindre
 Par vn serment promis, iamais de ne l'enfreindre.
 Car ainsi que le poeil de cette noire beste
 Craquette dans le feu, ainsi ma chere teste
 T' puisse craquetter, si iamais enuers toy
 Constant en mon contrat ie te manque de foy.
 Or'te serrant les mains, par les Dieux ie te iure
 De n'endurer iamais qu'vn sot te face iniure
 Sans te vanger, ainsi que tu m'as reuangé
 Du sot iniurieux qui m'auoit outragé.
 Donque, mon cher Magni, que nul ne se hazarde
 D'offencer ton renom, car i'en ay pris la garde,
 Qui peux montrer à ceux qui s'en vouldroyent moquer
 De quel aspre aiguillon ma Muse sçait piquer.

Tandis par cent trauaux poursuy ton entreprise,
 * Les Dieux ont la sueür deuant la Vertu mise,
 * Et fault beaucoup grimper ains qu'ateindre au sommet
 * Du roc, où la Vertu de son temple promet

• *Après dix mille ennuis, vne gloire eternelle*
• *A ceux, qui comme toy seront amoureux d'elle,*
Et qui dedaigneront d'vn courage hautain
Ces matins enuieux qui veulent mordre en vain.

FIN.

IÄMBES CONTRE VN MESDISANT
DE RONSARD.

AVANT, *avant vers furieux,*
Fouldroyon l'homme iniurieux,
Qui de sa bauarde ignorance
Veult honnir l'honneur de la France,
Aboyant d'un gozier felon
Vn des plus cheriz d'Apollon.
Ourdisson vne corde telle
Que celle d'Archiloc, ou celle
Qu'Hipponax, ireux, retordit
Afin que Bubal se pendit.

Et vous infernales Furies,
Si iamais voz forceneries
Donnerent tourment eternal
A quelque paste criminel,
C'est à ce coup, Sœurs Eumenides,
Vengeresses des Pegafides,
C'est, Eumenides, aujourd'huy
Qu'il le fault donner à cestuy :
Rebrouillant de vostre tempeste
Le cerueau de sa fole teste :
Et l'emplissant en sa fureur
De vostre plus hideuse horreur,
Pour le moins d'une telle rage,
Tempestant si fort son courage,

Qu'il semble vn Adraſte nouveau,
Ou quelque autre Aïax porte-fleau,
Le meurtrier de ſa mere Oreſte,
Athamas, Rolland, ou Thyeſte :
Ou ce bel enfant furieux
Aimé de la mere des Dieux.

Là donques, race furieufe,
Geiſnez ſon ame vicieufe :
Et l'vne de vous ſur ſon ſein
Acharne vn lezart inhumain,
Et l'autre de rouges tenailles
Bourrelle ſes ordes entrailles,
Puis toutes trois vous aſſemblez,
Et de cent tourmens redoublez,
Faiçtes luy reſſentir en l'ame
Le guerdon de ſon meſchant blaſme.
Couurez luy ſes cheueulx pendans
De mille ſerpenteaux mordans :
Puis ayans tords d'vn pouce horrible
Les cordons d'vn foüet terrible,
Grauez ſon crime ſur ſon dos,
Froiſſez luy malement ſes os,
Et de cent ſinglades cruelles
Detranchez le iuſqu'aux moüelles :
Faiçtes qu'il ait touſiours en vain
D'Eryſiçthon l'ardante faim.
Et le paiſſez damnant ſa vie
Des metz venimeux de l'Enuie :
Puis touſiours ſa peine agrauant,
Des eaux de Galle l'abreuuant,

Et luy donnant les chiens pour guyde,
 Qui deffirerent Euripide,
 Tortillé de mille liens
 Sur les sommetz Caucafiens :
 Chassez-le, & faictes qu'il y sente
 Sa peine tousiours renaissante,
 Et peste mesle son malheur
 Croisse à l'enuy de sa douleur.
 Car c'est le tourment que merite
 Vne ame des dieux si mauldicte :
 Si mauldicte, dis-ie, des Dieux,
 Et de la nature, & des cieux,
 Tachant miserable, d'offendre
 Le renom de nostre Terpandre,
 De ce Ronsard, qui de ses vers
 Dore nostre age & l'vniuers :
 Et souiller d'vne voix honnie
 Les vertuz de mon Lomenie,
 En qui le vray portraict ie voy
 Du vray Secretaire d'un Roy,
 Et soubz qui l'heureuse nature
 M'a faict prendre ma nourriture.
 C'est pourquoy d'un vers furieux
 Je fouldroye l'iniurieux,
 Qui de sa bauarde ignorance
 Veult honnir l'honneur de la France :
 Aboyant d'un gozier felon
 Un des plus cheriz d'Apollon.

FIN DES IÄMBES.



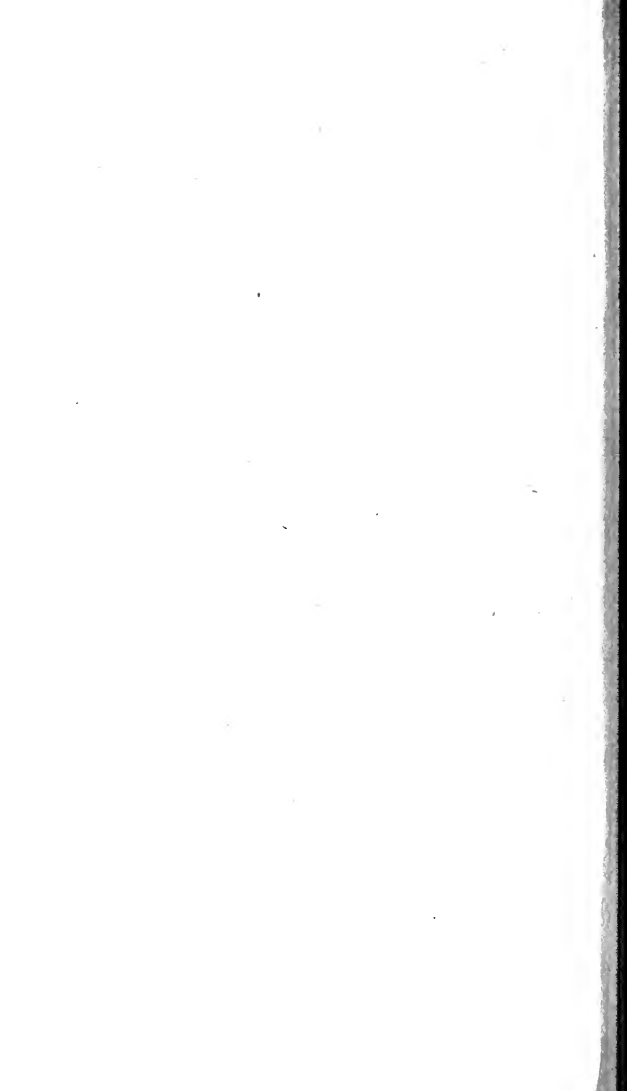
TABLE

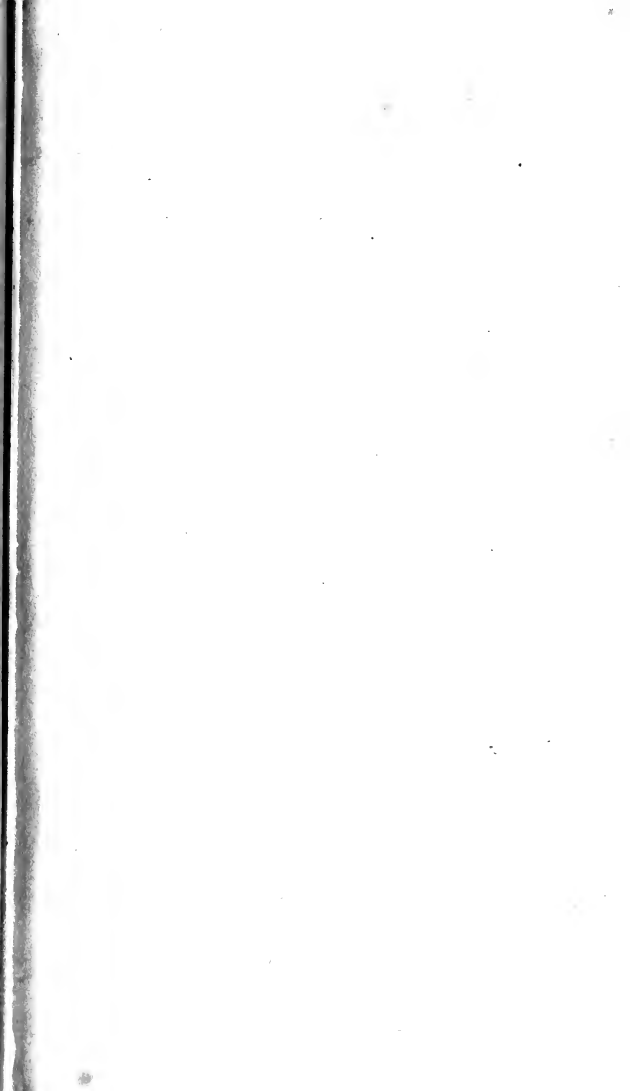
A VERTISSEMENT.pag.	v
NOTICE.		ix
A Pierre de Paschal.		1
Vœu du pourtraict de sa Marguerite.		3
Du rauiffement de son ame.		12
A Pierre de Ronfard		15
A Ian de Hamelin.		16
A s'amie. <i>Ma mignarde Nymfelette</i>		17
A Denis Durant. <i>Toutes les fois que i'aperçoi.</i> .		21
Aux Nymphes de Heuze.		22
A Estienne de Nauieres		25
A sa Grace		27
A Estienne Iodelle		29
A Denis Durand. <i>Patrocle en la guerre des Grecz.</i>		31
Souhait qu'il faisoit aux champs se fouenant de sa dame.		33
A Cosme de Lomenie.		34
Aux Nynfes du Loth		37
D'vne rose cueillie le premier iour du mois de may. <i>Vn iour comme l'aube en riant.</i>		39
De la conualefcence de Michel Pierre de Mauleon.		42
A Ambroise de la Porte.		46

A s'amie. <i>Et quoi, ma Nymfette sucrée.</i>	48
D'vn baiſer receu de s'amie	51
Au ſonge.	53
A Ian de Lomenie	54
A trois des plus excellents poètes de ſon temps. .	58
Vœu à Venus.	61
Les Martinales	62
A Melin de Saingelais.	76
A s'amie. <i>Long temps y a qu'au mylieu d'vne</i> <i>danſe.</i>	79
A Lancelot de Carle	80
A François de Vernaffal.	83
A s'amie. <i>S'il eſt ainſi qu'on aime encor là bas.</i> .	85
A elle meſme.	87
A Corydon, ſeruiteur de Pierre de Ronfard . . .	88
A Claude Martin	90
Aux Muſes, pour célébrer ſa Gironde	92
La Couronne de F. de Charbonier.	93
A s'amie. <i>Quand ie penſe, Iane, au tourment.</i> .	95
Des plaiſirs qu'il ſe prépare au printemps. A Ian Caſtin.	96
D'vn bouquet de s'amie & de Cupidon	99
A Remy Belleau.	101
P. de Ronfard à Oliuier de Magny.	104
Iâmbes contre vn meſdifant de Ronfard.	106

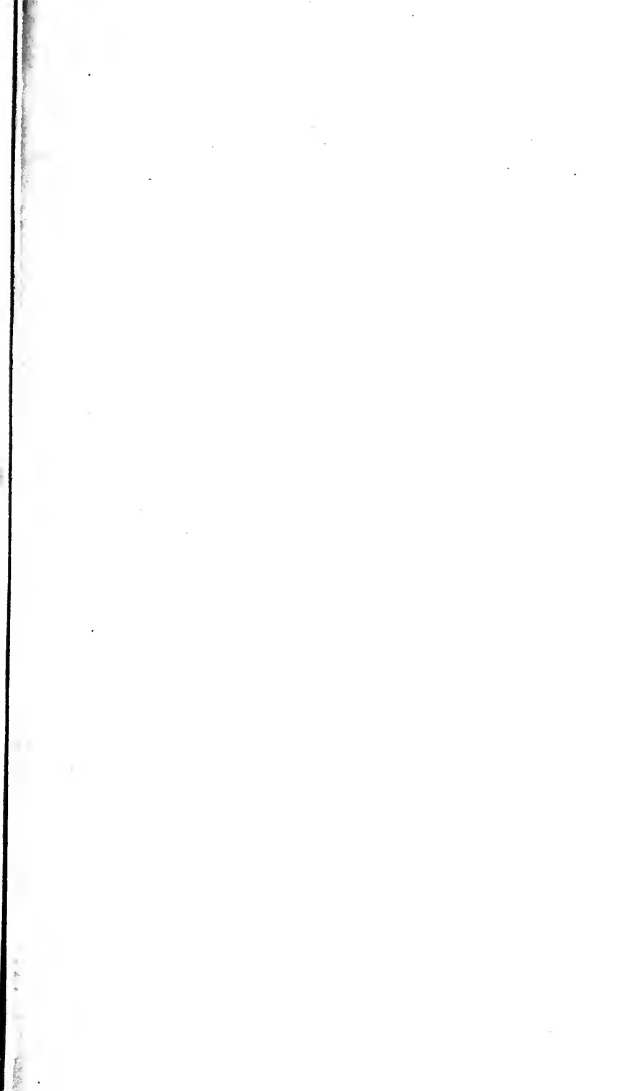












BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

EN VENTE

POGGE. — Les Contes, 1 vol. (*Épuisé.*)

FERRY JULYOT. — Les Élégies de la belle fille
lamentant sa virginité perdue, 1 vol. (*Épuisé.*)

MOLIÈRE. — Poésies diverses, 1 vol. . . . 5 fr. »

TAHUREAU. — Dialogues, 1 vol. . . . 7 » 50

SOUS PRESSE

OLIVIER DE MAGNY. — Les Soupirs.

— — — Les Odes.

— — — Les Amours.

GUILLAUME BOUCHET. — Sérées.

LES COMPTES DU MONDE ADVENTUREUX.

EN PRÉPARATION

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

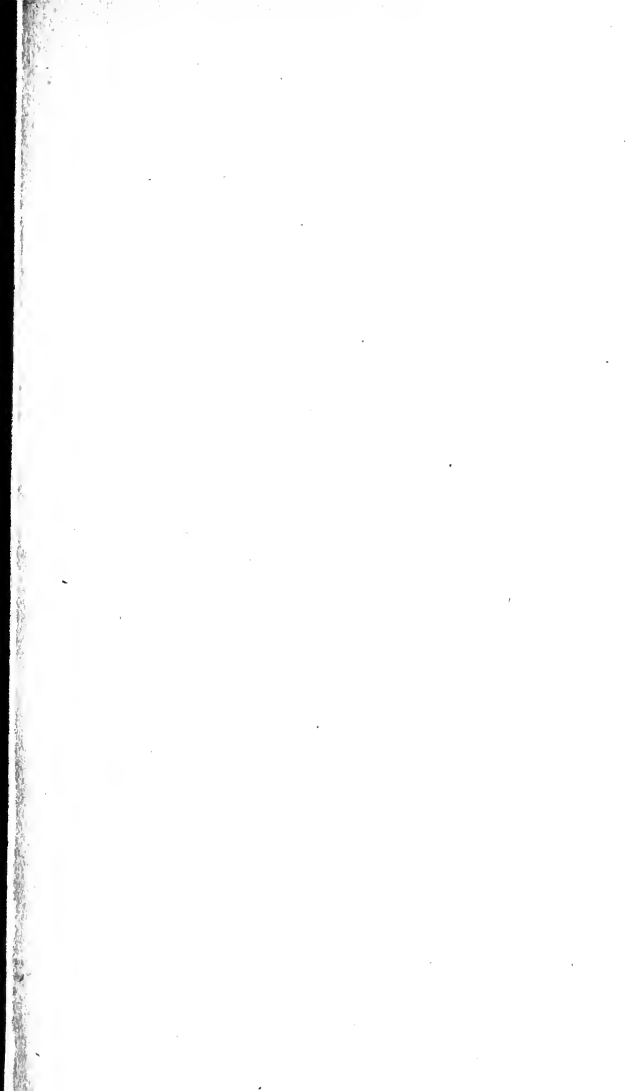
CHOLIÈRES. — Matinées.

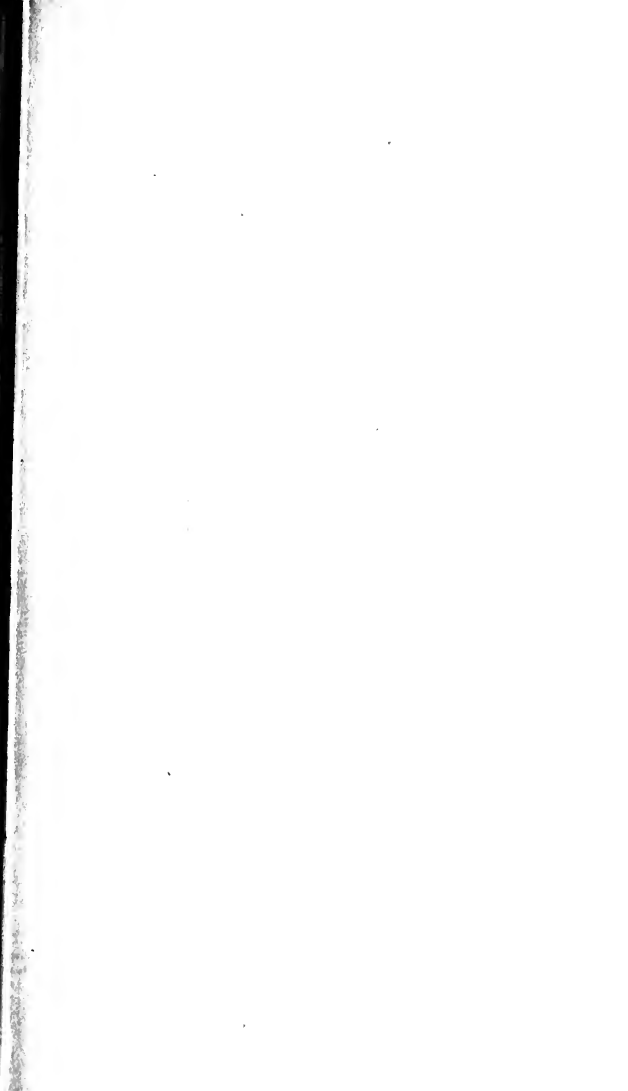
BONAVENTURE DES PÉRIERS. — Contes &
joyeux devis.

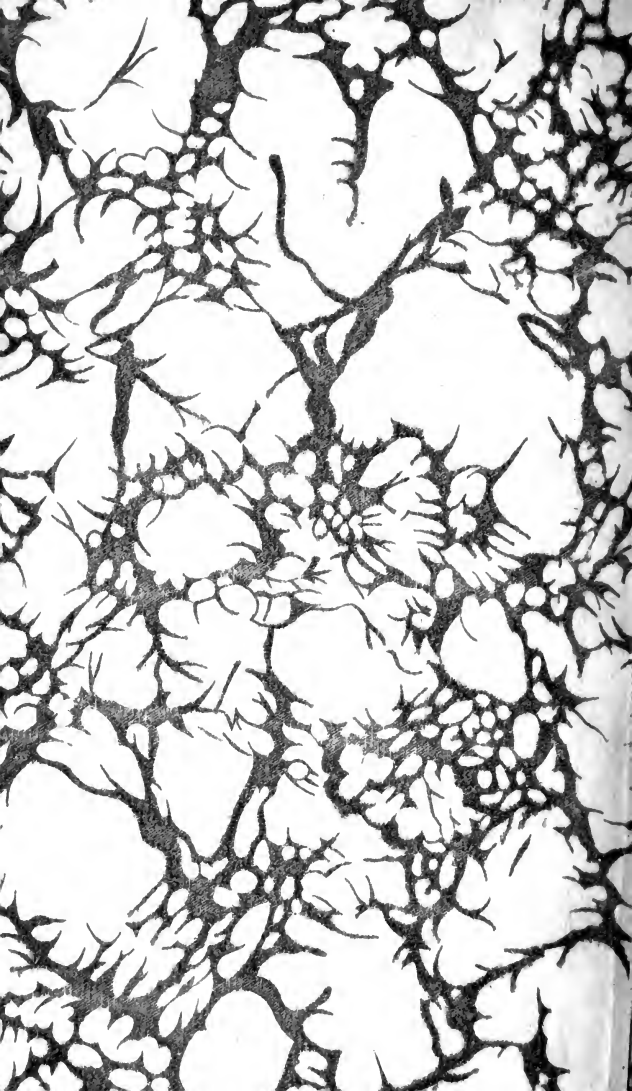
NOEL DU FAIL. — Contes d'Eutrapel.

GABRIEL CHAPPUYS. — Facétieuses journées.

MELLIN DE SAINT-GELAIS. — Poésies.







PQ
1629
M3A67
1871

Magny, Olivier de
Les gayetez d'Olivier de
Magny

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

